

Sylvie Allouche

BROTHERS



Couverture non contractuelle

**chambres
noires**

MANGO JEUNESSE

*À Jacques Baudou et à Danielle Védrinelle
pour l'immense confiance qu'ils m'ont accordée.*

Collection dirigée par Jacques Baudou
Illustrations : Cyrille Meyer
Composition : Text'Oh !
© Mango Jeunesse, 2012

Achevé d'imprimer en février 2012 par Legoprint (Italie).
Numéro d'édition : M 12010
ISBN : 978-2-7404-2835-1 – MDS : 60417
Dépôt légal : mars 2012

Sylvie Allouche

BROTHERS



MANGO Jeunesse

1

Quartier résidentiel



2 heures du matin.

— Grouille-toi, Ben !

— Ça va, flippe pas.

— C'est pas un bon plan. Allez on s'casse.

— J'te dis qu'elle est là. Faut juste que je fasse péter cette serrure.

— T'es sûr de toi ?

— Certain. Ça fait deux semaines que je planque, je la vois sortir tous les matins et rentrer sagement tous les soirs. Une vraie beauté.

— Je me pèle, active un peu.

— Crois-moi, quand tu la verras, tu ne regretteras pas d'être venu frérot.

La pluie fine s'insinue dans les vêtements de Bruno. Les gouttes d'eau se mêlent à la sueur. À la peur.

— Ho putain !

— Quoi ?

— C'est pas vrai...

— Parle !

— Elle est morte.

— Comment ça morte ? !

— Crevée, j'te dis ! Griffée, désossée, un vrai carnage...

Les respirations sont saccadées. Ben est pétrifié. Bruno le rejoint, détourne aussitôt le regard et tire son frère par la manche du blouson.

— Ben. Ramène-toi. Y a un voisin qui vient d'allumer en face.

— J'arrive pas à y croire...

— Quelqu'un est passé avant nous, c'est tout. Regarde, la porte du fond est fracturée... Allez, viens !

Bruno démarre le scooter. Il lance un casque à Ben.

Un chien aboie au loin.

— Je la tenais, je la tenais... Merde !

2

Cité des Fleurs

Midi.

— À table les garçons !

Sur la table de la cuisine, trois assiettes sont disposées. Un plat fumant de purée trône au milieu avec trois saucisses formant une fleur. Ben et Bruno s'assoient en faisant racler les pieds de leur chaise.

— Quoi de prévu aujourd'hui ?

— Bof, pas grand-chose, répond Bruno.

Les garçons sont contrariés mais mettent tout en œuvre pour ne rien laisser paraître. Et face à une mère attentive, il faut redoubler de vigilance.

— Les profs sont toujours en grève au lycée ? demande Suzanne en servant ses fils.

— Ouais. Ils veulent moins d'élèves par classe et plus de personnel. Ça se défend.

— Sauf qu'ils n'auront jamais rien. C'est comme ça. Tous les ans c'est la même chose. Ils font grève, ils manifestent pour que dalle, ajoute Ben.

— Ouais, mais si personne ne se bouge jamais, on n'avance pas...

On sonne à la porte. Ben va ouvrir.

— M'man ! Y reste du pain ? C'est pour Mourad. La boulange est fermée.

Suzanne cherche dans la panière et en ressort un bon morceau.

— Entre Mourad !

— C'est gentil Mme Verrand, mais ils attendent le pain. Alors ? chuchote-t-il à l'oreille de Ben avant de s'en aller.

- Rien.
- Quoi, rien ?
- Je t'expliquerai.
- Le Régent va être super vénère.
- Je sais, je sais. Allez, salut.

Bruno regarde son frère du coin de l'œil. Ben le rassure d'un hochement de tête qui signifie : rien d'important. Ils finissent le repas en parlant de choses et d'autres sur un ton léger.

- Laisse m'man, on va débarrasser et faire la vaisselle.
- Merci, Bruno, ça m'arrange, je ne suis pas en avance.
- Tu vas chez qui aujourd'hui ?
- D'abord chez les Firmin, puis chez Mme Baringer. Elle a une tonne de repassage. Et elle me paye au kilo, alors...
- T'en as pas marre de faire ça ?

Suzanne hausse les épaules. Ben regrette aussitôt sa question idiote. Il sait que sa mère aurait préféré faire autre chose que le ménage et le repassage chez les autres. Il sait qu'elle aurait voulu être institutrice. Elle l'a toujours dit que c'était son rêve le plus cher : travailler avec des enfants.

- Allez, j'y vais. Je serai là vers 17 heures.
- Elle les embrasse tous les deux tendrement, enfile son manteau, prend son sac et sort.
- T'es vraiment un naze ! s'énervé Bruno.
 - Ça va, c'est sorti tout seul, ça m'a échappé.
 - Échappé, échappé... Comment ça peut t'échapper qu'elle se crève pour nous ? Tu crois que ça lui plaît de nettoyer la merde des autres ! Et toi, la gueule enfarinée, tu lui sors « t'en as pas marre de faire ça »...
 - C'est bon !

Bruno va s'enfermer dans sa chambre. Bientôt un rap tonitruant envahit l'appartement.

Le voisin tape au mur.

Ben sort en claquant la porte.

Dehors, il retrouve Mourad qui camoufle aussitôt quelque chose dans sa poche et s'affaire à démonter pour la millième fois le moteur de son vieux scooter.

— J'te promets que si un jour j'ai de la thune, mais beaucoup de thune, je t'en achète un tout neuf.

— Ouais, comme dit mon père, ça c'est quand les bourricots auront des ailes.

— Peut-être, peut-être pas...

— Tu m'énerves quand tu fais ton mystérieux comme ça. T'as un plan ou quoi ?

— Je cogite.

— Pff ! Alors, t'as rien ramené au Régent ?

— Non. On s'est fait doubler sur ce coup.

Un rock métallique sort de la poche du blouson de Ben. Il prend son portable et fait une grimace en voyant le nom s'afficher.

— Oui... OK... à 19 heures...

Il le referme d'un claquement sec. Regarde le ciel blanc.

— Quand on parle du loup...

3

Chez Mme Baringer

Mme Baringer revient de la cuisine avec un plateau sur lequel sont posées deux tasses de café et une assiette avec quelques biscuits.

— Vous avez les mains toutes rouges, ma pauvre. Avec ce froid, c'est pas étonnant...

— Ce sont plutôt les produits d'entretien qui m'abîment la peau. J'ai parfois l'impression de m'être parfumée à l'eau de Javel.

— Mais non, mais non...

Mme Baringer était professeur de littérature. Voilà cinq ans qu'elle a pris sa retraite. Elle vit seule dans une coquette maison. Divorcée, elle a une fille qui est partie s'installer aux États-Unis. Suzanne venait faire quelques heures de ménage chez elle toutes les semaines. Mais très rapidement, Mme Baringer s'est prise d'affection pour elle. Quand Suzanne lui a dit qu'elle voulait devenir institutrice, elle en a été émue et a décidé de l'aider à préparer le concours.

Au diable le repassage ! Cette femme élève deux enfants toute seule, fait des ménages pour payer son loyer et nourrir ses garçons, sans jamais se plaindre. Elle est intelligente et il faut l'aider. Voilà ce que se dit Mme Baringer.

— Et vous n'avez jamais pensé à vous... enfin... je veux dire... C'est dur d'élever deux garçons toute seule. Vous êtes jolie Suzanne. Ne laissez pas passer trop de temps.

Suzanne est assise à la grande table en bois massif qui trône au milieu du salon. Elle lève le nez du livre quelle étudiait. Elle regarde Mme Baringer sans aucune expression sur le visage.

— Après la mort de mon mari, j'ai dû arrêter mes études. Nous nous sommes connus très jeunes, vous savez. François venait d'intégrer une société informatique en tant qu'ingénieur. Il avait un bel avenir devant lui...

Elle s'arrête. Malgré toutes ces années, son chagrin est là, toujours présent. Mme Baringer pose sa main sur la sienne.

— Je suis désolée, je n'aurais pas dû remuer tout ça...

— Non, non, au contraire, ça me fait du bien d'en parler. Je n'en parle jamais à personne.

D'un mouvement de tête, Mme Baringer l'invite à poursuivre.

— Il n'y avait que la littérature et la philo qui m'intéressaient. Je dévorais les grands auteurs. Je pouvais passer des heures à réfléchir sur une phrase de Goethe ou de Nietzsche. À essayer d'en découvrir le sens caché. Et puis il y a eu... enfin, vous savez... Plus question alors de rêvasser. Je devais m'occuper de mes deux garçons. C'était la priorité absolue.

— Bien sûr, bien sûr, je comprends.

— Maintenant, ils sont grands et je peux me permettre de les laisser seuls. J'ai confiance en eux. J'ai envie de m'occuper un peu de moi. Vous ne pouvez pas imaginer comme ce concours est important à mes yeux. Je veux transmettre un tout petit peu de mon savoir aux enfants, donner enfin un sens à ma vie et montrer à mes fils que leur mère peut faire autre chose que laver et repasser...

— Ils le savent déjà Suzanne. Et ce concours, vous allez le réussir. Pour vous. Allez, au travail. Revoyons les exercices de la semaine dernière.

Mme Baringer approche sa chaise de celle de Suzanne, ajuste ses lunettes sur le bout de son nez et vérifie chaque page.

Suzanne sourit.

— Je ne pourrais jamais vous remercier assez Mme Baringer...

— Bon, bon, on travaille ou on papote ? Et puis, j'aimerais que vous m'appeliez Amélie, dorénavant. Le « madame » ne me rajeunit pas.

4

Centre-ville, bureau du Régent

Dans le vaste hall au sol blanc immaculé, cerné de vitres teintées, Ben et Bruno attendent l'ascenseur. Ils ne se parlent pas. Ils sont mal à l'aise.

Septième étage. Moquette rouge. Ambiance feutrée. Des photographies de stars hollywoodiennes ornent les murs du long couloir.

Une jeune femme très blonde, aux cheveux remontés en un chignon impeccable, les attend pour les mener jusqu'au bureau du Régent. Ils connaissent le chemin par cœur, pour avoir accompagné plusieurs fois Assan et Ivan – les maîtres de la cité, les yeux et les oreilles du Régent. Et c'est toujours le même rituel, que Ben accentue en faisant mine d'allumer une cigarette. Au cliquetis du briquet, comme toujours, la jeune femme se retourne, lance un regard de feu. Ben range son paquet de cigarettes. Les garçons répriment un fou rire. Ça marche à tous les coups.

— Merci Sonia.

Le Régent doit son surnom à l'air poupin qu'il affiche et à des cheveux blancs frisés, frôlant le ridicule. Mais personne ne se moque du Régent... Trop dangereux.

— Ne vous asseyez pas. Je vais être bref. Vous avez merdé.

— On a...

— Silence ! Je ne veux aucune explication. C'est à vous que j'ai confié ce travail. Mais je vois que vous ne valez pas mieux que tous ces petits branleurs des cités !

— On va se rattraper, monsieur.

— Assan et Ivan m'ont rétorqué la même chose. À l'heure qu'il est, ils croupissent en taule ces abrutis.

— C'est pas...

— Je vous laisse huit jours. Après, faites une prière.

— Huit jours ! Mais attendez...

— Sonia !

La jeune femme apparaît aussitôt.

— Raccompagnez ces jeunes gens, je vous prie.

Même rituel au retour. Sonia passe devant, emprunte le long couloir où règne un silence absolu. Elle appelle l'ascenseur et attend avec eux, muette. Les portes s'ouvrent sans bruit. Les garçons entrent dans la cabine. La jeune femme ne bouge pas, sans doute a-t-elle reçu la consigne de vérifier qu'ils ne traînent pas dans les couloirs. Au moment où les portes vont se refermer, Ben passe un bras. Les portes s'ouvrent à nouveau.

— Eh, Sonia !

Elle se retourne, étonnée de tant de familiarité. Ben coince une cigarette entre ses lèvres. Sonia fait un pas en avant. Ben allume sa cigarette et souffle une grande fumée blanchâtre qui se répand dans le couloir. Sonia forme un grand « O » avec sa bouche, mais aucun son n'en sort. Tandis que les portes se referment, avec force moulinets de bras la jeune femme tente désespérément de dissoudre le nuage.

On entend la voix étouffée de Ben qui crie : « Planquez-vous, Sonia, c'est radioactif ! »

Dehors, une pluie fine et glacée commence à tomber.

Ben et Bruno enfourchent leur scooter.

Ben crie à l'oreille casquée de son frère :

— Arrête-toi là !

Bruno ralentit.

— On rentre pas ?

— Si, après, là j'ai envie d'un Coca et puis faut qu'on parle.

5

Bistrot, centre-ville

Les respirations ont embué toutes les vitres du petit bistrot. Il y a beaucoup d'étudiants. Du bruit. Des conversations animées, des verres qui s'entrechoquent, le sifflement du percolateur. Quelques couples. Des gars au comptoir qui parlent du super loto qu'ils ont loupé à deux chiffres près.

— Un Coca et un chocolat chaud, s'il vous plaît, annonce Ben à la serveuse.

— Comment tu sais que je voulais un chocolat ?

— Tu prends toujours un chocolat chaud quand on va boire un coup, même quand il fait quarante à l'ombre.

— Je suis si prévisible que ça...

— ... mais non, je te connais bien, c'est tout.

Ils boivent en silence. Une jeune fille attablée un peu plus loin ne les quitte pas des yeux. Elle est jolie. Elle a une fossette à la joue droite. Des cheveux bruns coupés très courts. Des yeux très noirs. Bruno lui sourit.

— Pour résumer, on est dans la merde ! lance Ben afin de capter l'attention de son frère.

— Tu l'as dit.

— Il est sur les nerfs à cause des deux abrutis qui se sont fait coincer avec trois tonnes de came sur eux. Faut être con quand même.

— Cinq cents grammes, rectifie Bruno.

— Ouais, ben c'est kif pour les flics. Du coup, Le Régent voit rouge. Il a plus personne dans la cité pour écouler et le rencarder.

— Ne crois pas ça, il sait tout quand même. La preuve, en moins de 24 heures il a appris qu'on avait raté notre coup.

Ben boit une gorgée de son Coca. Bruno fixe la jeune fille, qui s'est replongée dans son bouquin.

— N'empêche, complètement ouf le mec. Il croit qu'on trouve des Porsche ou des Jaguar à tous les coins de rues ! Quand je pense à celle que j'avais repérée...

— Écoute Ben...

— Un coupé 911 turbo...

— Ben !

— Un bijou. Ils l'ont massacré ces enfoirés. Tout ça pour piquer des pièces détachées. Quel gâchis.

— Parce que tu crois vraiment que tu l'aurais sorti du garage du type, tranquillement, sans te faire repérer ? Rêve pas. Tu n'aurais pas fait cent mètres que les flics auraient été prévenus.

— Tu me prends pour un ouf ?

— Parfois, oui.

— D'accord, je suis un impulsif, mais sur ce coup, j'avais tout préparé Bruno. J'ai étudié leur système d'alarme et celui de la caisse.

— Alors tu sais aussi que toutes ces bagnoles haut de gamme sont équipées de traqueurs. Elles sont repérées en moins de deux.

— Oui, mais j'aurais eu largement le temps de rejoindre le Bunker. En six minutes exactement. Je livrais la caisse et basta.

Bruno se gratte la tête. Il n'est pas convaincu. Plus maintenant.

— J'aime pas la tronche que tu tires, frérot. Tu vas pas me lâcher, hein ?

— Je pense à maman. Si ça se passe mal, elle ne s'en remettra jamais. Elle a confiance en nous. Elle n'a que nous, et tu le sais.

— On en a déjà parlé, Bruno. C'est aussi pour elle qu'on fait ça. Pour ne plus qu'elle aille s'épuiser à faire la boniche !

— Et on lui dira quoi, qu'on a gagné au loto ? Tu crois franchement qu'elle va avaler ça ?

Ben ne répond pas.

Bruno pousse un grand soupir.

— De toute façon, toi, tu ne crains rien, reprend Ben. Je te demande juste de surveiller quand je pique la bagnole et c'est tout. Après tu te casses.

— Mais toi ou moi, c'est pareil ! Tu vas te le mettre dans le crâne ?

Bruno a haussé la voix. Quelques visages se tournent brièvement vers eux. La jeune fille relève la tête.

— Tu étais d'accord au début, tu te souviens ? Tu te souviens ! insiste Ben en se penchant au-dessus de la table pour se rapprocher de son frère.

— Sur le coup, oui. L'argent facile, le fun, la frime... Mais j'ai réfléchi. On n'est pas des voleurs, Ben. On s'en est toujours sorti sans tremper dans toute cette vase.

— Moi j'en ai assez de cette « vase », comme tu dis. J'en ai assez de vivre dans ce HLM pourri. Assez de voir ma mère se faire humilier pour quelques billets. Assez de bouffer de la purée Mousseline !

— Moi aussi, figure-toi. Mais ça, c'est pas la solution. J'en suis sûr.

— Et c'est quoi la solution ? Passer son temps entre le MacDo et les deux tables de ping-pong de la MJC ?

Ben ne prononce plus un mot.

Il essuie la buée sur la vitre. Regarde dehors. La tristesse envahit son visage. Les passants se hâtent. Quelques flocons voltigent. Il attrape le journal qui traîne sur la table d'à côté, sort un crayon de sa poche et se met à dessiner dans les marges. Toujours la même chose. Des voitures. Une ribambelle de petites voitures à la queue-leu-leu.

La jeune fille passe devant leur table. Ben ne la remarque même pas, tout occupé à ses pensées. Elle pose un papier à côté de la tasse de chocolat et sort. Bruno le déplie.

C'est évidemment son numéro de portable. Avec juste son prénom : Juliette, accompagné d'un smiley. Il enfonce le papier dans sa poche.

Bruno la suit des yeux à travers la vitre. Elle ouvre la portière d'une Clio noire, jette son sac sur le siège arrière et démarre.

Bruno regarde la voiture s'éloigner. À cet instant, il aurait tout donné pour partir avec cette fille. Loin, très loin.

Puis son regard se pose sur Ben.

Il l'aime tant ce frère qui lui ressemble comme deux gouttes d'eau. Il se sent à la fois si proche et si différent de lui.

— Fais pas cette tête. Tu le sais bien, j'te laisserai jamais tomber.

Les liens du sang...



6

Appartement de Ben et Bruno

21 heures.

Les garçons entrent, jettent leur blouson sur une chaise et s'affalent sur le canapé.

— Incroyable ! Vous vous êtes souvenus tout à coup que vous aviez une mère. En chœur.

— M'man...

— Et vous vous êtes dit : tiens, si on rentrait, maman s'inquiète peut-être, maman en a assez de faire chauffer et réchauffer les plats...

— M'man...

— Ou alors – et là je vous plains du fond du cœur, mes bébés – vous avez perdu ces petites choses vibrantes et sonores qui servent à prévenir en cas de retard et auxquelles vous tenez comme à la prune de vos yeux...

Ils se font un clin d'œil et d'un bond sautent par-dessus le canapé, se ruent sur Suzanne, la couvrent de baisers, la chatouillent. Les rires envahissent la pièce.

Une chaise se renverse.

Le voisin tape au mur.

— C'est toi la prune de nos yeux, 'tite mère.

— Je vous adore aussi mes grands. Mais dites, ce n'est pas parce que les profs font grève qu'il faut les imiter.

— Si, si, on est solidaires, hein Ben ?

— Vous pourriez mettre le nez dans un bouquin de temps en temps, ou réviser un cours... Et petit rappel au cas où : il n'y a plus qu'un an avant le bac.

— T'inquiète m'man, on est au top.

— Ben, tu pourrais donner l'exemple à ton frère !

— Pourquoi moi ?
— Parce que tu es l'aîné !
Les garçons éclatent de rire.
— Seulement de quatre minutes m'man !
— Oui, eh bien, ça compte.
— D'ailleurs, s'il ne m'avait pas écrasé avec ses grands pieds de Hobbit, je serais sûrement sorti avant lui, râle gentiment Bruno.

Suzanne se dégage doucement de l'étreinte de ses fils.

— Si vous avez faim, il y a un gratin au four. Moi, je vais dans ma chambre regarder un chef-d'œuvre du septième art !

— En noir et blanc, bien sûr.

— Bien sûr.

Suzanne va s'enfermer dans sa chambre, mais au lieu d'allumer la télé, elle sort du tiroir de son petit bureau un cahier et quelques livres.

Dans la salle à manger, les garçons dévorent presque entièrement le gratin de pâtes.

— Réveil à cinq heures, annonce Ben la bouche pleine.

— Cinq heures !

— Le Régent nous a laissé très peu de temps. On fera du repérage. On n'a pas le choix. Il faut lui trouver sa bagnole.

Terrain vague

Le lendemain. 2 heures du matin.

Une voiture est arrêtée sur un terrain vague. Phares allumés. Le conducteur – blouson de cuir au col relevé – sort et va ouvrir la portière arrière. Il extirpe de force un homme qui se débat, un sac sur la tête et les bras attachés dans le dos.

Il tremble des pieds à la tête. On perçoit une respiration rauque. Sans doute est-il bâillonné.

Une BMW se profile. Elle s'arrête juste à côté de l'autre voiture. Un homme aux gants noirs entrouvre sa portière, pose un pied par terre mais ne sort pas encore. Il parle au téléphone.

— Quoi ?

— *Faites ce que je vous dis et ne discutez pas.*

— On ne le liquide pas ?

— *Non.*

— Vous êtes sûr de vous ?

— *Oui.*

— Ce n'est pas ce qui était prévu... J'espère qu'on sera payés au même tarif.

— *Ne vous inquiétez pas. Je n'ai qu'une parole.*

— Bon, on en fait quoi, alors ?

— *Vous le déshabillez, vous le mettez dans le coffre de la Jaguar et vous filez.*

— À poil ?

— *Je le veux nu comme un ver.*

— Autant lui mettre une balle tout de suite. Avec le froid qu'il fait, il sera raide mort d'ici quelques heures.

— *Ne discutez pas !*

- OK.
- *Je veux qu'il souffre... Longtemps.*

L'homme se racle la gorge. Ce n'est pas dans ses habitudes d'agir de cette façon. Mais il en a vu d'autres. Et un contrat est un contrat.

- C'est comme si c'était fait.
- *Une dernière chose. Vous avez un couteau sur vous ?*
- Un cran d'arrêt, toujours.
- *Parfait. Vous allez marquer sa peau des initiales L. R.*
- Écoutez...
- *Je double le tarif pour ça.*

L'homme réfléchit et machinalement sort de sa poche le cran d'arrêt qu'il ouvre et referme plusieurs fois.

- Où ça ?
- *Quoi « où ça » ?*
- Je les grave où, les initiales ?
- *Bien visibles sur son ventre. Pour le règlement, même heure, même endroit. Pas de changement.*

L'homme range son téléphone dans la poche intérieure de son long manteau et sort de la voiture. Il est élégamment vêtu.

- Amène-le là.

Celui au blouson fait avancer l'homme attaché en le poussant dans le dos. Il titube. Tombe sur les genoux.

- Relève-toi, garçon !
- Tant bien que mal, il se redresse.
- Tu t'en charges ou j'y vais ?
- Le prisonnier lâche un grognement. Il aurait voulu hurler.
- Vire ses fringues.
 - Pour quoi faire ? Tu serais pas devenu un peu sadique, toi ?
 - Vire ses fringues, je te dis !
 - T'es un grand malade, tu sais ?

Le gars au blouson déshabille l'homme qui gesticule comme un fou. Pour le calmer, il lui assène un grand coup de crosse derrière la tête. L'autre tombe comme une pierre sur le sol gelé. Non sans mal, il le déshabille entièrement.

- Et maintenant ? demande-t-il essoufflé.
- Tu le fous dans le coffre.
- Toujours pour moi le sale boulot !

Au moment où il hisse l'homme sur ses épaules, celui-ci se réveille et pousse des hurlements étouffés. Il le jette sans ménagement dans le coffre. Le prisonnier gigote dans tous les sens, donne des coups de pieds dans le vide.

- Ho, mais je vais le calmer tout de suite l'asticot !
- Range ton flingue.
- OK, j'te le laisse.
- Va m'attendre dans la voiture.
- Pas question. J'te trouve un peu bizarre. Je veux être sûr que tu bâcles pas le boulot.

L'homme sort son cran d'arrêt. L'autre recule d'un pas.

- Hé ! Calmos.
- On ne va pas le tuer.
- Quoi ?
- Va dans la voiture.
- T'as pété un câble ?
- Fais ce que je te dis.
- Attends, t'es givré garçon ? Si on ne remplit pas le contrat, on est foutus. On doit le buter. Tu le sais, ça. Hein ? J'ai besoin de ce fric, moi.

Il est de plus en plus nerveux. Jette des regards à droite et à gauche, renifle, trépigne.

- C'est les ordres ! Rien à craindre, je t'expliquerai. Maintenant, tu la boucles. Compris ?

Le ton sec et ferme est sans appel.

- Ouais, ça va, ça va.

Le gars retourne à la voiture. Tandis que l'autre se penche vers le prisonnier, le couteau à la main.

Un grand cri étouffé.

Un coffre qui claque.

Reste la nuit glaciale.



8

Dans les rues

Sur leur scooter, Ben et Bruno sillonnent les rues. Bruno roule tout doucement sur le sol gelé.

— On trouvera rien et on va choper la grippe.

— Encore un tour et on rentre, mamie, d'accord ?

Bruno ne répond pas.

— Passe par le chantier, là-bas.

— Tu veux piquer une bétonneuse !

— Arrête un peu de râler. On sait jamais.

Bruno contourne non sans mal les baraquements du chantier où est entreposé le matériel. Il fait soudain un écart et dérape pour éviter un chat maigre et transi qui les regarde passer sans broncher.

— Olé ! crie Ben en s'accrochant à son frère.

— M'a fait peur ce con. C'est un mauvais présage, ça, non ?

— Il n'était pas noir et n'a pas traversé devant nous. Et puis arrête avec tes trucs de bonne femme !

— Ouais, fait Bruno, pas convaincu.

Ils passent entre les rouleaux immenses de câbles. Bruno sourit. Quand il était petit, il se disait que ce devait être des bobines de fil de géant. Et il imaginait Mme Géant reprisant les chaussettes géantes de M. Géant.

— Putain, je rêve !

Ben a presque crié. À quelques mètres du chantier, sur un terrain vague, il voit la voiture.

Une Jaguar. Noire.

Cité des Fleurs

Mourad, encore somnolant, sonne chez M. Percher. Le bien nommé habite au douzième étage de la tour des Bleuets, dont le bleu n'est plus qu'un vague souvenir.

La porte s'ouvre sur la silhouette massive de M. Percher. Il sent l'after-chèvre – comme dit Mina, la petite sœur de Mourad. Une moustache fine et noire surplombe sa lèvre supérieure. Il est vêtu d'un costume sombre, avec chemise blanche, cravate et gilet. À part les charentaises qui cassent un peu l'allure, il est impeccable. Lorsque Mourad lui avait demandé pourquoi il était si bien habillé tous les jours de l'année, M. Percher avait simplement répondu : « Au cas où. » Et cela avait suffi à Mourad.

— Entre. Je vais préparer ton café au lait.

— Euh... Non, merci, pas aujourd'hui, m'sieur. J'suis pressé.

Très souvent, Mourad prend son petit-déjeuner avec M. Percher qui lui raconte sa vie d'avant. La Légion. Les camarades. La guerre. L'honneur. Mais surtout, il lui parle de sa passion pour les astres. Près de la fenêtre de la salle à manger, il y a deux longues lunettes astronomiques, braquées dans deux directions différentes, et une énorme paire de jumelles. Souvenir de guerre...

Mourad, lui, parle de son scooter. Du collège. De sa famille. De son ennui dans la cité. Il ne lui dit pas tout. Loin de là. Mais parler lui fait du bien.

Lipstick aboie faiblement en posant deux pattes sur la jambe de Mourad, faisant apparaître des babines d'un rouge écarlate.

— On y va, on y va.

— Et tu ne remotes pas avant...

— ... qu'elle ait fait sa grosse commission, poursuit Mourad.

M. Percher n'a plus mis les pieds dehors depuis environ trois ans. Plus exactement depuis le soir où, après avoir fait faire son petit tour à Lipstick, il découvrit avec consternation le mot « EN PANNE » collé sur la porte de l'ascenseur.

L'ascension des douze étages était impensable avec sa pile dans le cœur et ses ressorts pour les artères d'après ce qu'avait compris Mourad. Il avait donc passé la nuit dans la cage d'escalier, sous les boîtes aux lettres, avec sa petite chienne à ses côtés. Mourad lui avait apporté une couverture et une assiette de couscous.

Ainsi commande-t-il désormais ses courses sur Internet et se fait-il livrer à domicile. Quant à Lipstick, Mourad la promène matin et soir depuis cinq mois contre quelques billets.

— Magne-toi, le chien !

Elle hésite. Près du buisson... non. Juste devant la voiture de la famille Tréra... pas cette fois. Au pied de l'unique chêne. Le seul arbre. Taureau dans l'arène marqué par les picadors de *je te kife Farida* ou *ta mère* ou les *keufs SS*...

— L'a l'air constipé ton canidé.

Lui, c'est Aziz, alias Twist Again, ainsi nommé à cause de sa jambe droite qui fait un improbable va-et-vient de gauche à droite à chacun de ses pas avant de se reposer sur le sol. Résultat d'un tabassage par les flics, selon Twist. Malformation congénitale, selon sa mère.

— Qu'est-ce que tu fais à l'aube, toi ?

— J'vais travailler.

Mourad manque de s'étouffer. Lipstick aboie.

— J'croyais que tu connaissais même pas le mot. Allez, z'y va, t'as un plan ?

— J'vais travailler j'te dis. Sur la vie du Coran de La Mecque !

— C'est bon, j'te crois.

— C'est mon daron. Il en a marre de me voir exploser l'oreiller jusqu'à midi. Chais pas comment il a fait pour me faire embaucher avec ma jambe toute niquée, mais j'ai du boulot pour un mois.

— À la mairie ?

— Carrefour. J'décharge les camions.

— Intéressant ?

— Nada. M'ont vu venir les chacals. Me filent que des conserves. Hier, me suis tapé au moins soixante palettes de Ron-Ron.

— Les rats !

— J'pourrais t'en filer pour ton clebs si tu veux.

— C'est pas un chat.

— C'est kif pour moi. Bon, j'y vais, salut.

— Salut.

Twist s'éloigne en remontant la capuche de son sweat sur sa tête.

C'est vrai qu'on dirait qu'il danse.

Après avoir ramené Lipstick à son maître, Mourad rentre chez lui. Il pousse tout doucement la porte de sa chambre pour ne pas réveiller son frère, soulève son matelas et s'empare d'une petite boîte en fer – sur laquelle on devine une Bretonne en costume traditionnel – et y dépose ses quinze euros. Son salaire de la semaine pour sortir Lipstick deux fois par jour. Payable à l'avance... Toujours... Au cas où. À l'intérieur, il y a un petit carnet et un crayon. Mourad note avec soin un chiffre et se livre à un rapide calcul mental.

Farid se retourne dans son lit. Mourad s'empresse de replacer la boîte sous le matelas, se remet en pyjama et se recouche.

Terrain vague

Ben fait le tour de la voiture plusieurs fois. Son cœur bat la chamade. Il admire la ligne parfaite, les jantes chromées, se baisse, éclaire de sa lampe torche le châssis. Il n'en croit pas ses yeux.

— Pince-moi Bruno. Elle est nickel ! C'est la XJ, le top des berlines. Moteur V8, carrosserie en alu. Elle peut atteindre les 100 km/h en moins de six secondes. Un don du ciel si je croyais en Dieu.

— Et moi au Père Noël. Tu trouves pas ça bizarre, toi ? Une bagnole comme ça, en pleine nature ?

— Quoi ? T'es un vrai rabat-joie. Les mecs ont tiré une caisse pour faire un tour et épater la galerie et ils l'ont laissée là après. C'est tout. Banal. Classique.

— Ça se tient.

Cela faisait bien longtemps que Bruno n'avait pas vu un vrai sourire sur le visage de son frère.

— Éclaire-moi.

Ben lui tend sa lampe torche et s'apprête à forcer la serrure. Bruno dirige avec précision le faisceau blanc. Mais il arrête brusquement le geste de son frère en tenant fermement son bras.

— Attends.

— T'as vu quelqu'un ?

— Non.

— Alors quoi ?

Bruno réfléchit.

— Putain, on va pas y passer la journée. Les gars du chantier vont bientôt rappliquer, s'énerve Ben.

— Elle est fermée à clef, dit Bruno d'une voix blanche.

C'est une affirmation, pas une question. Les deux frères se regardent. Leur respiration rapide laisse échapper des nuages de vapeur. Ben comprend tout de suite où son frère veut en venir. Il n'y a aucune trace d'effraction. Qui aurait pu verrouiller les portes, sinon le propriétaire du véhicule lui-même ? Pas les voleurs en tout cas.

— Ça sent pas bon, Ben. On s'arrache.

— Sûrement pas. Une Jague toute neuve à portée de main... je lâche pas. Fais ce que tu veux.

Bruno recule de quelques pas. Regarde autour de lui. Rien. Personne.

Juste des ombres.

Le froid blanc.

Et le chat.

— Merde, merde, merde ! murmure Bruno.

La neige tombe maintenant à gros flocons, recouvrant peu à peu leurs traces de pas.

Clac.

Les quatre portières se déverrouillent en même temps. Pas d'alarme. Ben s'engouffre dans la voiture tandis que Bruno fait le guet. Il n'y a pas une minute à perdre, il doit la faire démarrer le plus vite possible. De la poche intérieure de son blouson, il sort tout un attirail de clefs, pinces, crochets.

Bruno tape dans ses mains pour se réchauffer.

Soudain, Ben se fige. Posées bien en évidence sur le siège passager, des clefs avec l'écusson en cuir Jaguar. Tout de même étrange cette affaire, pense Ben. Mais il n'a pas le temps de réfléchir. Il décide de ne rien dire à Bruno et fait tourner le moteur.

— On se retrouve au Bunker, OK ? crie-t-il par la vitre.

— Ouais, je te suis. Et roule pas à fond, ça glisse vachement.

— T'inquiète p'tit frère. Allez, go !

Bruno enfle son casque. Ce poids à l'estomac ne le quitte pas. Il regarde une dernière fois le chat.

Malgré l'urgence, Ben ne peut s'empêcher d'admirer le tableau de bord. Il regrette de ne pas pouvoir enlever ses

gants – ordre formel du Régent – pour apprécier à sa juste valeur cette petite merveille de technologie. Caresser le bois, appuyer sur tous ces boutons, toucher au bonheur... Être à bord de la navette spatiale n'aurait pas eu plus d'effet sur lui. Il met la radio en marche. Un son d'une incroyable pureté s'échappe des hauts parleurs invisibles.

Ben est aux anges.

Bruno avance son scooter et fait un signe de la tête à son frère, l'air de dire « t'attends quoi ? ». Ben lui adresse un clin d'œil, respire à pleins poumons l'odeur des sièges en cuir et enfonce la pédale d'accélérateur.

Appartement de Ben et Bruno

Suzanne s'étire. Prend son temps. Referme les paupières. Elle n'a pas envie d'échapper à la douce chaleur de la couette. Un coup d'œil sur le réveil lui indique cependant qu'elle doit vraiment se bouger. Elle fait partie de l'équipe du matin de l'école maternelle. Le ménage doit être fait avant 8 h 30. Avant l'arrivée des bambins.

Elle se lève et se rend en frissonnant à la cuisine. Au passage, elle ramasse dans le salon deux T-shirts et une chaussette qu'elle va déposer dans le panier de linge sale dans la salle de bains. Dans la cuisine, avec des gestes automatiques elle ouvre un placard, en sort boîte à café et filtres. Puis elle se retourne brusquement. Respire par à-coups. Ça sent déjà le café, et le chocolat... Le récipient en verre de la cafetière est à moitié plein et il y a deux bols dans l'évier. Suzanne se tourne aussitôt vers le frigo. Le MaM, comme l'appelle Bruno. *Le Mur aux Mots*. Tenu par un aimant à l'effigie de Joey Starr, elle lit le bout de papier. « *On avait un truc très urgent à faire, M'man. Avec un peu de chance, t'auras peut-être un croissant chaud à ton réveil...* »

Très peu de chance, plutôt, se dit Suzanne en faisant une moue bizarre. Mi-grimace, mi-sourire. Elle pense à une histoire de filles. Mais si tôt le matin, cela l'étonne quand même. Elle est loin, très loin d'imaginer les activités de ses fils chéris.

Sa tasse de café à la main, elle regarde par la fenêtre de la cuisine. La neige recouvre lentement la Cité. Le jour n'est pas encore là. Tout devient fantasmagorique. Les tours ressemblent à des arbres immenses plantés dans le béton. Une forêt de pierres aux yeux carrés qui s'allument ici et là. Des centaines de vies différentes et semblables à la fois. Le travail, le chômage,

les enfants à nourrir, les vieux dans leur fauteuil. Les jeunes sans avenir. Stop. Non. Elle ne veut pas se laisser aller à ce pessimisme qui si souvent l'assaille. Elle ne peut pas baisser les bras. Se résigner. Pas maintenant. Ses fils ne méritent pas ça. Et elle non plus.

Elle pense à sa maison d'avant, au jardin où elle aimait lire en écoutant le bruissement des feuilles. Elle revoit les deux petites balançoires, une rouge et une bleue. Celles de Ben et Bruno qui s'élançaient le plus haut possible en tendant et en repliant leurs petites jambes pour aller toucher le ciel.

Et puis elle entend le rire de François. Son amour. Son bonheur. Elle ferme les paupières, touche son visage du bout des yeux pour ne pas que le souvenir s'estompe trop vite.

Une larme roule sur sa joue.

L'image se fracasse.

Un semi-remorque sur la nationale.

Un chauffeur qui s'endort et percute de plein fouet la voiture de François.

Et puis plus rien.

Plus rien.

Juste deux petits bouts de chou de cinq ans qui demandent en se balançant plus fort : « T'as déjà touché le ciel, toi, Papa ? »

Sur la route qui mène au Bunker

Régulièrement, Ben jette un coup d'œil dans le rétro pour s'assurer que Bruno le suit. Il serre le volant très fort afin de résister à l'envie d'appuyer à fond sur l'accélérateur. Il aimerait tant pousser ce bolide. Rouler des heures et des heures. Profiter de cette chance qu'il n'aura sans doute jamais plus...

Les belles voitures, c'est sa passion depuis qu'il est tout petit. Sur les étagères de sa chambre, on trouve des dizaines de modèles réduits. Jaguar, Porsche, Mercedes, Ferrari, Alfa Romeo, BMW... Il connaît les caractéristiques de chacune d'entre elles et suit leur évolution.

« Plus tard, je serai pilote de course ; non, mécano sur les circuits ; non, créateur de nouvelles voitures... » disait-il à Suzanne qui approuvait en souriant.

Bruno, lui, ne pense à rien. Seulement à en finir au plus vite. Retourner à la vie normale. Simple.

Soudain Ben se redresse sur son siège. Tend l'oreille. C'est quoi ce bruit sourd ? Tous ses sens sont en alerte. Pas normal. Pas avec une voiture comme celle-là. Il ralentit. Regarde tous les voyants du tableau de bord. Rien n'indique la moindre anomalie. Il tente de se détendre, vérifie à nouveau le rétro, Bruno est toujours derrière.

Il se détend un peu et profite de ce moment. Mais ça recommence. Plus fort. Il s'arrête sous un autopont, coupe le moteur et sort de la voiture.

Bruno le rejoint avec des points d'interrogation dans les yeux. Il saute quasiment de son scooter.

— Qu'est-ce que tu fous ?

— Y a un truc qui va pas.
— Quoi, quel truc ? fait-il en enlevant son casque, dévoilant un visage rosi par le froid.
— Ça tape dans la caisse.
Bruno le regarde, interloqué.
— C'est toi qu'es tapé ! On va se faire repérer en moins de deux ici !
— Je jette juste un coup d'œil. T'as entendu Le Régent, s'il y a le moindre pète sur les bagnoles qu'on lui refourgue, il baisse le tarif de 20 %.
Ben s'agenouille dans la neige et balade le faisceau de sa lampe torche sous la Jaguar. Ces quelques secondes semblent durer des heures à Bruno qui râle en faisant les cent pas. Il est au bord de l'explosion.
— Ça suffit Ben ! Maintenant tu vas m'écouter. Tu remontes dans la caisse, tu démarres et tu fonces au Bunker. On livre cette putain de bagnole et on rentre ! J'en ai rien à foutre des 20 % !
Ben se relève d'un bond. Il empoigne son frère par le col de son blouson.
— Toi, tu vas m'écouter ! J'en ai marre de tes états d'âme. De tes conseils de chochette. T'as jamais été trouillard, alors c'est quoi ça ? Qu'est-ce qui t'arrive ?
— Lâche-moi !
— Réponds !
Bruno repousse son frère brutalement contre la voiture. Ben se redresse, prêt à bondir, quand un hurlement étouffé le coupe dans son élan. Les jumeaux se fixent. Immobiles.
Puis, d'un même mouvement, ils se tournent vers le coffre.

Commissariat

— Mme Rinaldi...

— Rinaldi-Dewick, s'il vous plaît. Rebecca Rinaldi-Dewick, rectifie-t-elle, hautaine.

— Oui, bon. Reprenons si vous le voulez bien. Si j'ai bien compris, vous me dites que votre mari – qui dirige une société internationale d'import-export – ne vous a pas donné signe de vie depuis mardi matin. C'est bien cela ?

— Vous avez bien compris.

— Nous sommes jeudi, Mme Rinaldi.

La femme est entièrement vêtue de noir, à la façon des veuves italiennes. Un peu tôt pour enterrer son mari, pense le commissaire Haroun.

Elle s'apprête à le reprendre à nouveau sur son nom, mais le commissaire ne lui en laisse pas le temps et poursuit :

— Pourquoi avoir attendu si longtemps avant de nous avertir et vous pointer ici, à l'aube, trois jours après ?

Mme Rinaldi tique sur le mot « pointer », puis pousse un long soupir, hésite quelques secondes, montrant combien il lui en coûte d'avoir à donner des détails sur sa vie privée. Le commissaire Haroun l'observe attentivement. Soupçonneux, comme toujours.

— Charles est assez imprévisible, finit-elle par dire. Parfois, ses réunions se terminent tard dans la nuit... et il lui arrive très souvent de dormir au bureau. Dans un des salons de la société, il a fait installer toutes les commodités : lit, douche, armoire avec vêtements de rechange.

Le commissaire réfléchit un instant.

— Si cela est si habituel, pourquoi tant d'inquiétude alors ?

Elle répond du tac-au-tac, comme si elle attendait la question.

— Parce que normalement, il m'appelle. Et là, rien depuis mardi.

Un silence s'installe. Le commissaire fait mine de prendre quelques notes. En fait, il réfléchit.

— Qu'allez-vous faire ? demande-t-elle, anxieuse.

— Rien.

— Comment ça rien ? lâche-t-elle d'un air outré.

— Votre mari a très bien pu avoir envie de se carapater en douce pour respirer un peu...

— Impossible ! Il avait des rendez-vous très importants qu'il n'a pas annulés. C'est Liliane qui me l'a dit.

— Liliane ?

— Sa secrétaire.

Le commissaire se racle la gorge.

— Enfin, commissaire ! Vous devez avoir l'habitude de ce genre de choses dans votre métier. C'est tout simplement un enlèvement ! Cela crève les yeux ! Je ne comprends vraiment pas vos réticences.

Le commissaire repousse lentement sa chaise, se lève, fait le tour de la petite table qui lui sert de bureau, se rapproche de la femme et, sans prévenir, explose :

— Mme Rinaldi, ce dont j'ai « l'habitude », comme vous dites, c'est de voir des mômes crever avec une seringue dans le bras, de ne pas pouvoir serrer les dealers qui s'en mettent plein les poches en vous narguant, de constater des vols, des viols, de conseiller en vain à des femmes battues qui arrivent en larmes de porter plainte, de faire face à des agressions de plus en plus violentes, mais des enlèvements de dirigeants d'entreprise, non, pas vraiment !

Mme Rinaldi accuse le coup. Cligne plusieurs fois des yeux. Puis, d'une voix très douce :

— Pardonnez-moi, monsieur le commissaire, bien sûr, je comprends... Mais mon instinct ne me trompe jamais... J'ai tellement peur pour lui. Charles et moi sommes si proches... S'il lui arrivait quelque chose, je...

Haroun se passe une main dans les cheveux.

— Désolé de m'être emporté, s'excuse-t-il. Ma nuit a été assez mouvementée.

— Je comprends.

— Laissez-moi une photo de votre mari et un téléphone où je pourrai vous joindre. Je vais voir ce que je peux faire.

— Voilà, commissaire.

Elle ouvre son sac, fouille un instant, puis dépose sur le bureau une photo de Charles appuyé sur le capot d'une Rolls.

— Et voici ma carte de visite. Vous pouvez me joindre jour et nuit à ce numéro. Je suis si inquiète, commissaire...

Le commissaire examine la photo.

— Belle voiture.

— C'était sa dernière acquisition... enfin, je veux dire... avant son enlèvement.

— Acquisition ?

— Oui. Il importe et exporte des voitures de luxe. Celle-ci était destinée à l'émir Arar.

Le commissaire regarde à nouveau attentivement la photographie. Aucun détail ne lui échappe.

— Je vois. Bien, Mme Rinaldi, je vous tiendrai au courant.

— Merci, commissaire.

Il sort du bureau et appelle :

— Rico !

Rico émerge aussitôt du bureau adjacent. Décoiffé, jean et chemise froissée dont un pan est sorti du pantalon. Mme Rinaldi hausse les sourcils et détourne le regard.

— Raccompagne madame chez elle.

— Oh non, je vous remercie commissaire, mais mon chauffeur m'attend.

— Votre... oui, suis-je bête. Bien sûr.

Un homme en costume sombre se tient debout devant une somptueuse limousine et ouvre aussitôt la portière en la voyant arriver. Mme Rinaldi s'installe à l'arrière de la voiture garée devant le commissariat. La voiture démarre lentement. La femme sort de son sac un téléphone portable et compose un numéro.

— Il a tout gobé.

Elle referme l'appareil d'un claquement sec.

D'un pas lent, le commissaire retourne s'asseoir à son bureau, regarde à nouveau la photo, tapote la carte de visite, reprend son carnet de notes et griffonne encore une fois les mêmes mots : *elle ment*.



14

Prison

Col de blouson relevé, écharpe montée jusqu'au nez, mains dans les poches de jean, Assan et Ivan se tiennent dans un coin de la cour grise et blanche de neige. Ils fument une cigarette, appuyés contre un mur crasseux, couvert de graffitis.

— Trois mois putain, j'en peux plus.

De la buée s'échappe de sa bouche plissée de colère contenue.

— Demain on gicle. Tiens le coup Ivan. Fais pas de conneries.

— Si je mets la main sur le fils de pute qui nous a balancés, je l'égorge.

— On n'en sait rien.

— Quoi on n'en sait rien ! Tu crois que les flics nous ont serrés par hasard ? Juste quand on était chargés à bloc pour refourguer ! J'y crois pas collègue. Y a une balance dans la cité j'te dis, et je la trouverai !

— On était surveillés et les choufs ¹ ont pas fait leur boulot, c'est tout. Un match de foot à la télé et y a plus personne. Si l'autre bouffon les payait un peu plus, crois-moi qu'ils se pointeraient tous.

— Ouais...

Assan n'y croit pas.

Un black s'approche d'eux. Le visage barré dans la diagonale d'une cicatrice épaisse. Il n'a pour tout vêtement qu'un pantalon de coton et un T-shirt à manches courtes. Il ne semble pas se soucier du froid. De la neige. De rien.

¹ Les guetteurs.

— Z’avez quelque chose ?

Les garçons ne répondent pas.

— Allez ! J’ai de quoi payer.

— Nous prends pas la tête.

Il insiste en se grattant le bras gauche frénétiquement.

— Même du teuch, j’suis preneur.

— Dégage.

— J’sais qu’vous en avez. Tout le monde le sait ici.

— Ferme-la !

Ivan le repousse violemment des deux mains. Le black titube, fait deux pas en arrière, puis revient vers eux.

— J’suis grave en manque les mecs.

— Casse-toi. On n’a rien.

Soudain le balafre se jette sur Ivan en essayant de fouiller ses poches. La réponse est rapide et nette. Un coup de tête fait éclater le nez du black qui s’effondre sans un cri.

Assan jette un œil alentour. Les quelques prisonniers témoins de la scène détournent aussitôt le regard. Ici, mieux vaut ne rien voir, ne rien entendre, ne rien dire.

Ou presque.

Sur la route qui mène au bunker

— T'as entendu ?

— Ouvre le coffre.

Ben ne réagit pas.

— Ouvre ce putain de coffre ! hurle Bruno.

Ben retourne à l'avant de la voiture, se penche sur le tableau de bord, cherche quelques secondes et appuie sur un bouton.

Clic.

Ben rejoint son frère. La main de Bruno tremble en soulevant le coffre.

Les jumeaux écarquillent les yeux.

— Merde !

Ben claque le coffre par réflexe et recule d'un pas.

Bruno a du mal à respirer. La nausée le gagne.

Un soleil blanc se lève.

— C'est pas vrai... Je t'avais dit que je le sentais pas ce coup.

Bruno s'agite, fait mine de partir, puis revient.

Ben est pétrifié.

Une moto passe à toute vitesse en laissant une traînée de bruit derrière elle.

— Trop facile, c'était trop facile. Mais non, toi tu fonces, t'écoutes personne.

— La ferme ! Faut réfléchir.

— À quoi Ducon ? Y a un mec en sang et à poil dans la caisse. T'as une idée ?

Ils respirent fort.

Ben se passe la main dans les cheveux.

Le portable de Bruno sonne. Les garçons sursautent.

Téci, t'es ça, dans la cité, amalgamé
Pauvres pingouins tout mazoutés ci, t'es ça
Bruno n'arrive pas à enlever ses gants. Il tremble.
Bêtes affamées dans ce désert
Tout bétonné
Il coupe enfin le sifflet au rap qui s'en échappe et annonce
d'une voix morne :
— C'est maman...
Ben ferme les yeux.

Maison du Régent

Confortablement installé au milieu d'un millier d'oreillers, dans un grand lit à baldaquin, Le Régent s'étire puis, très délicatement retire le filet qui enveloppe ses cheveux. Après avoir arrangé sa coiffure, il tend le bras et agite une clochette posée sur la table de chevet. Quelques minutes plus tard, un majordome fait son apparition en poussant une table à roulettes chargée de plats.

Décorum de pacotille.

Tandis que Le Régent s'installe, Victor se dirige vers les larges fenêtres, tire les grandes tentures et revient se placer face au Régent.

— Belle journée, n'est-ce pas, Victor ?

— Oui, monsieur.

D'un mouvement des deux mains tout à fait synchrone, Victor soulève les cloches en métal recouvrant les mets.

— Œufs brouillés au bacon, saucisses grillées et toasts beurrés, monsieur.

Le Régent se frotte les mains.

— Parfait, parfait. Merci Victor. Silencieusement le majordome s'en retourne. Le Régent noue une serviette blanche, brodée de ses initiales, autour de son cou. Il trempe ses lèvres dans une tasse de thé fumant, puis plante une petite saucisse de sa fourchette qu'il porte délicatement à sa bouche. Le plaisir se lit dans ses yeux plissés de satisfaction.

Soudain la porte s'entrouvre et Victor apparaît à nouveau. Le Régent montre son étonnement d'un haussement de sourcil.

— Téléphone, monsieur, dit-il en tendant un plateau d'argent sur lequel repose un téléphone sans fil.

— Mais enfin, Victor, vous savez que je ne supporte pas d'être dérangé pendant mon petit-déjeuner !

— Oui, monsieur. Mais l'homme dit que c'est extrêmement important. Il insiste.

Le Régent soupire.

— Qui ça, l'homme ?

— Je ne sais pas, monsieur. L'homme en question n'a pas souhaité se présenter.

— Ahhhr.

Le Régent s'empare brutalement du combiné et congédie Victor d'un geste de la main.

— Oui.

— *On a un problème.*

— Pas d'appel chez moi, j'ai pourtant été clair là-dessus, non ?

— *Un gros problème.*

Le Régent réfléchit un instant. Regarde tristement son petit-déjeuner refroidir.

— On se retrouve à mon bureau dans une heure. Passe par-derrière. Sois discret.



Commissariat

Le commissaire Haroun se sert un café et va s'asseoir à son bureau. Rico entre avec une canette de Coca à la main.

— Vous vouliez me voir ?

— Assieds-toi.

Rico pose une fesse sur le bureau et s'étire en faisant craquer quelques articulations.

— Vous savez quoi ? Je me ferais bien une petite journée off. Histoire de vérifier qu'il y a bien une vie ailleurs...

— Cette femme, Rinaldi-Dewick, tu l'avais déjà vue ?

Rico sourit et répond d'une voix pincée.

— Nous ne fréquentons pas le même monde, très cher.

— À la télé, dans les journaux, les magazines...

— Non, jamais.

Une jeune inspectrice en jean et veste noire entre dans le bureau.

— Patron, j'en fais quoi du clodo ?

— Quoi, Marion, quel clodo ?

— Celui qui pisse sur les légumes des Arabes du coin.

— J'en sais rien. Débrouille-toi.

— Ouais, ben, il nous empeste et il continue de pisser sur ses collègues en cellule.

Rico éclate de rire.

Haroun soupire.

— Ne lui donnez plus rien à boire. Il finira bien par s'arrêter.

La jeune femme hausse les épaules et tourne les talons.

— Bon, j'en étais où ?

— Dewick, répond Rico.

— Je veux un topo sur elle : famille, amis, amants et tout le bazar. Idem pour son mari. Il vend des voitures de luxe à l'étranger. Elle prétend qu'il a été enlevé.

Rico lève les yeux au ciel et semble regarder s'envoler sa journée off...

— Justement, elle « prétend », vous venez de le dire. Alors pourquoi on lance l'armada maintenant ?

— Pressentiment.

— Ah ! Cette bonne vieille intuition de flic, c'est ça ?

— C'est ça. Prends Verfeuil avec toi. Allez jeter un œil autour de chez eux. Questionnez les commerçants, les voisins, la routine, quoi.

Haroun lui tend la carte de visite laissée par Mme Dewick.

— Voilà l'adresse.

Sur la route qui mène au Bunker

— J'appelle les flics et on se casse.

— T'appelle personne, OK. Je vais livrer cette putain de caisse et basta !

— Avec un mec à moitié congelé dedans, t'es barge ou quoi ?

— T'as une autre solution ? De toute façon, on est mouillés jusqu'au cou.

Bruno ferme les yeux quelques secondes. Il se dit que c'est un cauchemar, qu'il va bien finir par se réveiller. Mais la réalité est là. Violente. Implacable.

— Ben, je t'en supplie. Réfléchis. Si le mec meurt, on sera complices d'assassinat. Il est peut-être déjà mort...

— Rien à foutre.

Bruno dévisage son frère. Il ne le reconnaît plus. Pourquoi la vie doit-elle les séparer si brutalement ? Quel choix doit-il faire ? À quel moment bascule-t-on vraiment ?

Il se souvient de Ben, n'hésitant pas une minute à se mettre en avant afin de le protéger, partout, tout le temps. Contre tous. Il se souvient de la vieille Mme Guez, qui l'aimait comme un fils et à laquelle il tenait compagnie en lui faisant des imitations de ses chanteurs préférés.

Où était ce Ben ? Attentif et drôle. Gros dur avec un cœur immense. Disparu à jamais pour de l'argent facile ? Passé de l'autre côté. Du côté de la peur, celle qui ne vous lâche plus. Comme une seconde peau.

Bruno ne veut pas y croire.

Lentement, il se dirige vers l'avant de la voiture et déclenche l'ouverture du coffre. L'homme est recroquevillé en position du

foetus, des lignes rouges marbrent son ventre. Il a les lèvres toutes bleues, il ne bouge plus. Bruno se rapproche de lui, pose presque sa joue sur sa bouche.

— Il respire encore...

Ben soupire.

— Je ne veux pas le savoir.

— Approche-toi, Ben.

Ben ne bouge pas.

— Ben ! insiste Bruno d'une voix douce. Regarde-le une dernière fois. Après ça, tu feras ce que tu voudras. Je ne te retiendrai pas.

Ben hésite. Fait deux pas. S'arrête. Son regard croise celui de son frère.

Sombre miroir.

Ben renifle, se détourne puis finalement baisse les yeux sur le corps inanimé. Il se mord le poing.

— Merde ! hurle-t-il.

Puis, sans plus attendre, il enlève son blouson et en recouvre l'homme. En moins d'une seconde, il est au volant de la Jaguar, met le contact et pousse le chauffage à fond.

— On fait quoi ?

Ben enclenche une vitesse, regarde son frère.

Bruno a la gorge serrée. Il attend la réponse comme un condamné sa sentence.

— On se retrouve à l'hôpital, côté urgences. Je balance la bagnole là-bas avec le coffre ouvert et je me tire.

Bruno sent tous les muscles de son corps se relâcher. Il a les larmes aux yeux.

— Allez, on bouge p'tit frère ! Moi, je fonce, j'arriverai avant toi. On se retrouve au bistrot, juste en face de l'hosto. Celui où tous les potes ont signé mon plâtre. Tu te souviens ?

— OK.

— Tu me récupères et on rentre à la maison.

— Ben...

— Plus tard, faut se magner.

Ben est déjà loin quand Bruno démarre son scooter. Il fait quelques mètres, mais la roue arrière chasse terriblement. Il s'arrête, descend du scoot.

— C'est pas vrai !

La roue arrière est crevée. Sûrement un bout de ferraille ramassé sur le chantier. L'hôpital est à plus de six kilomètres de là. Il est tenté d'appeler son frère, mais se ravise, il ne veut pas l'exposer d'avantage en le faisant revenir ici, en plein jour maintenant.

La neige continue à tomber en un lent ballet hypnotique.

Bruno enlève ses gants et de rage les jette à terre.

Perdu. Seul. Au milieu de rien.

Il enfonce les mains dans ses poches et sent le petit bout de papier au bout de ses doigts.

Juliette.



Bureau du Régent

— J’espère que tu as une bonne raison de m’avoir dérangé !
Je t’écoute.

— Assan et Ivan passent la nuit au gnouf.

— Quoi ?

— Ils ont éclaté le pif d’un gars en taule.

Le Régent s’adosse à son large fauteuil en cuir. Il prend une grande inspiration et en un mouvement aussi brusque qu’inattendu, se redresse et tape des deux poings sur son bureau, faisant sursauter le Colosse qui lui fait face.

— Des minables. Des bons à rien. De la vermine ! hurle-t-il, en lançant contre le mur un cadre doré abritant la photo d’une famille imaginaire.

Les éclats de verre se répandent sur la moquette épaisse.

Le Colosse ne dit mot. Laisse passer l’orage.

Sonia entrouvre la porte.

— Un problème, monsieur ?

— Un thé et deux aspirines.

Sonia jette un regard sur les bouts de verre au sol.

— Allez, allez !

— Oui, monsieur.

— Je leur avais dit et répété de se tenir tranquilles, ils devaient sortir ce matin !

Le Colosse ne rétorque rien.

— On a qui sous la main ?

— Personne.

— Comment ça, personne ?

— Yen a cinq au Maroc qui vérifient le matos. Vous avez mis les pros sur Paris pour le coup de...

— Oui, oui, je sais.

Le Colosse continue.

— Il y en a quatre en taule, deux se sont fait la malle et les autres sont mineurs. Pas question de leur filer les clefs de la camionnette. Trop risqué. Au moindre contrôle, ils seront cuits. Et nous avec.

— Nom de Dieu ! Et je fais quoi, moi, de cette livraison ? Hein ? Je la laisse moisir sur le quai toute la nuit ? J'attends que des chiens viennent la renifler ?

Sonia entre avec un plateau. Traverse le bureau en silence. Elle n'ose même pas croiser le regard de son patron. Elle réprime tout de même un sourire en apercevant les boucles de cheveux gris, habituellement coiffées et domptées, tomber sur les yeux du Régent. Grotesque poupon.

— Merci Sonia. Et je ne suis là pour personne ce matin.

— Bien monsieur.

Le Régent fait passer ses deux aspirines avec une gorgée de thé.

Le regard du Colosse se perd dans le paysage gris que l'on devine à travers les baies vitrées. À quoi rêve-t-il ?

— Tu vas y aller.

— Impossible.

Le Régent plisse les yeux. Vautour aux ailes déployées. Il ne lâchera pas sa proie.

Le Colosse riposte.

— Ils m'ont dans le collimateur. Je ne peux pas... Je ne veux plus aller sur le terrain... On en a parlé. Vous étiez d'accord. Vous vous souvenez ? Je suis votre informateur, rien de plus.

— Quand il y a urgence, notre petit arrangement devient obsolète.

— Quoi ?

Le Régent tend un bras devant lui. Ouvre un tiroir. Le Colosse retient son souffle. Il sait que cet homme est capable de tout.

Tranquillement, il en retire une lime à ongles et, pendant un instant, s'occupe de sa manucure comme si le Colosse n'avait jamais existé. Puis, d'une voix trop douce, trop mielleuse...

— Ta femme et ta fille vont bien, d'après ce que l'on m'a rapporté.

Le Colosse se lève d'un bond.

Le Régent n'est nullement impressionné par la montagne de muscles qui se dresse devant lui.

— Non, ne faites pas ça !

— Elle a quel âge déjà ? Sept ans ? C'est fou ce que les enfants grandissent vite. Et dire que tu en as déjà passé quatre loin d'elle, derrière les barreaux. Pff, tout ce temps perdu.

— Je suis en liberté conditionnelle, vous savez ce que ça signifie, bon sang !

Le Régent ignore la remarque.

— Ton épouse s'occupe bien de son jardin, ça fait plaisir à voir. Elle semble si heureuse maintenant. Comment pourrait-on dire ? Épanouie. Oui, épanouie est le mot qui convient. Vous êtes touchants tous les trois. Une belle petite famille en somme.

Le Colosse serre les poings. Il pourrait écrabouiller cette face de crapaud sans le moindre effort s'il le voulait. Mais il mettrait en péril toute sa famille.

— Je ne veux plus être séparé d'elles, vous comprenez ! Elles ont besoin de moi. On était d'accord.

Le Régent se lève à son tour. Ridiculement petit mais féroce.

— Sans moi, tu n'es rien, siffle le serpent. Sans moi, ta fille serait à la DDASS, ta femme dans un foyer et toi au trou. Sans moi, vous croupiriez tous les trois dans une cave comme des rats. Alors tu vas m'obéir et faire sagement ce que je te demande !

Le Colosse serre les mâchoires, hésite quelques secondes, puis baisse la tête en signe de soumission, sous l'œil ravi du Régent qui savoure en silence ce moment de pouvoir absolu.

Vers l'hôpital

Bruno claque des dents. Malgré le chauffage dans la voiture, il ne peut s'empêcher de trembler. Juliette regarde la route.

Et si Ben s'était fait prendre, et si rien ne s'était passé comme prévu, et si l'homme dans le coffre était mort ?

Et s'ils devaient passer le reste de leur vie en prison ? Et si...

Bruno pousse un long soupir. S'enfonce un peu plus dans son siège.

— Tu ne me demandes rien ? fait-il au bout d'un moment.

— Tu me répondrais ?

Les flocons de neige s'aplatissent contre le pare-brise, rapidement balayés par les essuie-glaces.

— Tu fais ça souvent ?

— Quoi ?

— Répondre aux mecs qui t'appellent à six heures du mat pour venir les chercher sous un autopont.

— Non, jamais.

— Alors, pourquoi avec moi ?

— Je ne sais pas.

— Tu ne me connais pas.

— C'est vrai.

Bruno regarde furtivement Juliette. Il sourit. Elle a enfoncé son bonnet jusqu'aux yeux et a le bout du nez rouge, ce qui lui donne un air enfantin.

— On va où ?

Au bout du monde, aurait aimé répondre Bruno. Emmène-moi au bout du monde.

— À l'hôpital.

Juliette tourne quelques secondes la tête vers lui.

— Je t'expliquerai...

— Si tu veux.

Bruno ne sait quoi penser. Il réveille au petit matin une jeune fille quasiment inconnue, qui accepte sans poser la moindre question de le conduire à l'hôpital sans que cela titille sa curiosité. Ou tout du moins en apparence.

— Tu n'as pas l'air de souffrir, fait-elle.

Bruno ferme les yeux. Tout est à l'intérieur.

— On va chercher mon frère.

— Vous ne vous ressemblez pas.

Bruno éclate de rire.

— C'est bien la première fois qu'on me dit ça. On se ressemble comme deux gouttes d'eau. Quand on était petits, ma mère nous habillait différemment pour nous différencier. T'es vraiment bizarre comme fille.

— Je vous ai observés au café l'autre jour. Ton frère...

— Ben, précise Bruno.

— Vous aviez tous les deux l'air soucieux, mais j'ai remarqué...

— Quoi ?

— Eh bien, Ben est solaire. Il est insouciant, il rayonne. Cela se voit dans ses yeux. Même s'il semblait contrarié ce jour-là. Tandis que toi, tu montres une face plus sombre et mélancolique.

— Tu es psy ou un truc comme ça ?

Juliette laisse échapper un petit rire qui résonne comme une caresse aux oreilles de Bruno.

— Pas du tout. Je suis en fac. Première année de littérature. À Paris. Mais j'aime observer les gens. Leur regard, leurs gestes, leurs hésitations en disent beaucoup sur eux. Bien plus que de longs discours.

— À Paris !

Le bout du monde.

— Je reviens souvent ici pour voir mon père et ma grand-mère. Elle habite seule dans une petite maison mitoyenne, la maison de mon enfance...

À quel instant exactement Bruno est-il tombé amoureux ? Dès la première seconde. Dès le premier regard. Il pourrait

l'écouter parler des heures sans jamais cesser de la regarder.
Son bonheur pourrait se trouver là. Juste là. Tout près de lui. Il
le sait. Mais...

L'hôpital.

La réalité s'impose.

Brutale. Bruyante. Toute scintillante de gyrophares.

Cité des Fleurs

Mourad descend encore quelques marches, tâtonne un instant, puis finit par trouver l'interrupteur. Une ampoule se balance au bout d'un fil nu, répandant une faible lueur dans la cave. Il fait quelques pas et s'arrête devant une porte en bois. De sa main droite, il fait rouler les mollettes du cadenas, à gauche, à droite, à gauche, jusqu'à ce que le déclic se fasse.

Dérisoire protection.

Le froid humide le fait frissonner. Les odeurs de moisi rivalisent avec les relents âcres d'urine. Mourad est habitué. Tout le monde est habitué.

Il ouvre la porte, pénètre à l'intérieur d'une petite pièce et referme derrière lui. Après avoir posé son sac à dos sur le sol, il sort de sa poche une boîte d'allumettes. Puis, avec cérémonie, il allume une à une les bougies qui reposent sur des étagères métalliques de guingois.

Tout au fond de la pièce, Mourad dégage une tonne de vieux journaux et divers magazines qui dissimulent une malle. Après s'être assuré que personne ne l'espionne, il l'ouvre doucement. Il en sort tout d'abord une nappe qui, jadis, avait dû être blanche, puis en couvre la table. Ses mains lissent le tissu pour en faire disparaître les plis. Ensuite, il s'empare d'un autre bout de tissu, noir cette fois, destiné à cacher le mur du fond miteux. Maintenant, avec délicatesse, Mourad attrape un vêtement enveloppé dans un film plastique qu'il pose sur le dossier de la chaise.

Les uns après les autres, des objets prennent place sur la table. Une corde, un gobelet, une petite cuillère, des aiguilles...

Il jette un coup d'œil à sa montre. Il ne faut pas traîner. Dans quelques minutes ils seront là. Mourad ne doit pas rater son coup. Il s'est préparé durant des mois pour ce jour. Maintenant, il ne peut plus faire marche arrière.

Il entend des pas. Des chuchotements. Puis une petite cavalcade.

Ils sont plusieurs. Il est prêt. Il les attend.

Commissariat

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Vrai de vrai patron, rien de rien, à part les piafs et les vers de terre...

— Je ne suis pas d'humeur à plaisanter Rico, alors exprime-toi correctement.

Rico se racle la gorge et reprend son rapport plus sérieusement.

— La maison... ou plutôt devrais-je dire le manoir des Dewick est totalement isolé. Pas âme qui vive à cinq kilomètres à la ronde. Alors pour l'enquête de voisinage, on repassera. Grilles et caméras protègent la baraque. Une vraie forteresse. J'ai juste vu un type au loin en train de dégager la neige devant la porte. Mais qu'est-ce qu'ils planquent là-dedans ?

— J'ai fait des recherches sur Internet. Charles Dewick est un homme très influent. Il est richissime – ce qui explique toutes ces protections. Il a fait fortune en se spécialisant dans le commerce de voitures haut de gamme. Il traite surtout avec les pays du Moyen-Orient.

— Et sa femme ? Elle est vachement plus jeune que lui, non ?

— Quinze ans de moins. Il l'a rencontrée en Italie. À Naples. Le père de Mme Dewick était propriétaire des deux plus grandes concessions automobiles de la région. Trois ans plus tard, ils étaient mariés.

— Et le Charles, il est nickel ou il traficote un peu ?

— Je n'ai rien trouvé. Il semble réglo.

— Mais alors, si l'on en croit sa femme, qui voudrait le kidnapper puisqu'il n'a rien à se reprocher ce brave homme ?

— J'en sais rien. Il faut continuer à chercher. S'il a vraiment été enlevé, ils demanderont une rançon.

Marion, la jeune inspectrice, fait irruption dans le bureau du commissaire.

— Patron, on file à l'hôpital, y a eu du grabuge. On vient de nous appeler.

— Quoi ? Quel grabuge ?

— On n'a pas bien compris. Une histoire de bagnole...

— Bon, allez-y.

Elle se précipite vers la sortie.

— Et tenez-moi au courant ! crie Haroun.

— OK, patron, répond-elle du bout du couloir.

Rico s'apprête à quitter le bureau du commissaire quand celui-ci le rappelle.

— On continue à chercher, Rico..., répète Haroun.

— Oui, oui, j'ai compris patron. J'annule juste mon jet privé pour les Bahamas et je m'y remets.

Haroun sourit. Les blagues, même mauvaises, de Rico lui font du bien. Les Bahamas... Il ne connaît pas, mais cela lui évoque tant de souvenirs. Il y a quoi ? Dix, quinze ans ? Il ne s'en souvient plus très bien. La plage, le soleil, sa femme, sa fille. Quinze jours de vraies vacances. Un luxe. Loin du boulot et de la misère. Et puis le rythme infernal reprend le dessus, laissant à nouveau sur le côté de la vie ses êtres chers.

Devant l'hôpital

Les sirènes des ambulances se mêlent à celles des voitures de police. Cacophonie. Des lumières, partout. Bruno se raidit sur son siège.

Mon Dieu ou qui que vous soyez, faites que Ben ne soit pas ici...

— Qu'est-ce que tu marmonnes ?

— Gare-toi au bout de la rue.

— Ce n'est pas l'entrée principale. Et puis, j'y pense, les visites ne sont pas autorisées le matin.

— Avance.

Juliette se gare. Elle n'aime pas le ton sur lequel Bruno lui parle. Il la regarde un instant, le visage fermé, et sort de la voiture.

— Je suis censée faire quoi ? lui demande-t-elle en baissant la vitre côté passager.

— Attends-moi. S'il te plaît.

Devant l'entrée des urgences, c'est l'effervescence. Pompiers, policiers, médecins s'agitent, vont et viennent. Bruno n'ose pas trop s'approcher. Sur le trottoir d'en face, il se hisse sur la pointe des pieds pour tenter de repérer la Jaguar. Peine perdue, les ambulances lui masquent la vue. Il réfléchit un instant, puis continue un peu sur sa droite.

Le bon côté. Bruno pousse la porte du bistrot indiqué par Ben. Deux types accoudés au comptoir sirotent un petit blanc. Un rapide coup d'œil, compte tenu de la faible affluence à cette heure matinale, lui permet de constater que son frère n'est pas là.

— Merde ! lâche-t-il.

— Je dois prendre ça pour un Bonjour, mon gars ?

Bruno ne répond pas au patron qui hoche la tête, l'air de dire « tout se perd »... Aussitôt imité par les deux hommes au comptoir.

Une fois dehors, Bruno appelle son frère. Une seule sonnerie. La messagerie. *C'est Ben. Je vous rappellerai, peut-être, ça dépendra de mon humeur.* Bip.

— T'es où ? Tu fais quoi ? Réponds ! crie Bruno, la voix tremblante, trahissant plus l'inquiétude que la colère.

Il raccroche. Regarde quelques secondes le cadran de son téléphone portable désespérément muet, puis retourne à la voiture.

Juliette ressort de la boulangerie avec deux pains au chocolat.

— Je n'ai pas déjeuné. Tu en veux un ?

— Non, merci.

Il se mettrait des gifles pour s'être laissé entraîner par son frère dans cette histoire. Il pense à sa mère. Elle doit être morte d'inquiétude.

Juliette le sort de ses pensées.

— J'ai discuté avec la boulangère. Il y a eu un énorme carambolage sur la nationale ce matin de bonne heure. Ils ont ramené tous les blessés ici.

Bruno gonfle les joues puis souffle l'air très fort. Soulagé.

Bref sursis.

— Je peux ?

Il lui arrache presque le pain au chocolat des mains et croque dedans de bon cœur.

— J'ai froid et j'ai envie d'un grand café au lait, annonce-t-elle.

Bruno sourit, avise un tout petit bar qui fait l'angle et y entraîne Juliette.

Une fois attablés et servis, Juliette entame la conversation.

— Comme tu as pu le constater, je ne suis pas du genre à poser beaucoup de questions, mais je ne comprends pas bien ton appel...

— Écoute, je...

— Tu avais juste besoin d'une voiture, c'est ça ?

— Non ! Oui... enfin, c'est pas vraiment ça.

— Alors c'est quoi ? Tu voulais admirer la façade d'un hôpital en ma compagnie ? Très romantique. J'avais imaginé mieux pour un premier rendez-vous...

— Juliette, je peux tout t'expliquer, fait Bruno, mal à l'aise.

— Je suis tout ouïe, répond-elle en buvant une gorgée de son café au lait sans quitter Bruno des yeux.

Il rie sait par où commencer. Doit-il mentir, ou au contraire jouer la carte de la franchise ? Jusqu'à quel point peut-il impliquer Juliette dans cette histoire ?

Et comment réagira son frère ? Les questions se bousculent dans sa tête. Sans réponse. La seule chose dont il est sûr, c'est qu'il ne veut pas perdre cette fille. Non, pour rien au monde il ne voudrait la voir s'éloigner.

Le portable sonne. Ouf.

Fébrilement, Bruno s'empare du téléphone.

C'est Ben.

Cave, Cité des Fleurs

Ils se sont tous assis par terre, serrés les uns contre les autres sur la couverture que Mourad a étalée.

Il fait froid.

Mourad les regarde un à un en silence, puis d'un geste brusque il tend un chapeau noir.

— Allez !

Sans broncher, chacun y dépose une pièce.

— Kévin, tu payes ou tu dégages !

— Ça va, c'est bon.

À regret, Kévin lâche un euro dans le chapeau.

Mourad passe ainsi devant chacun d'entre eux, puis se dirige vers le fond de la pièce, range le chapeau dans le coffre et revient vers eux. Il prend une grande respiration et s'apprête à dire quelque chose quand une petite voix se fait entendre :

— Attendez-moi ! Attendez-moi !

— Mina ? ! Qu'est-ce que tu fais là ?

— Je veux voir moi aussi.

— Je t'ai interdit de descendre dans les caves.

— Mais t'es là, c'est pas pareil.

— Et mémé, elle a dit quoi ?

— Rien. Je lui ai mis une cassette des *Feux de l'Amour*.

Mourad se gratte la tête.

— Bon alors, on va moisir ici ou quoi ? s'impatiente Yacine.

Mourad attend que sa petite sœur trouve une place. Puis, sans que personne ne s'y attende, il lance une poignée de poudre argentée qui illumine la cave.

Tandis que les *Ooooh* et les *Waouuuuh* se succèdent, Mourad réapparaît drapé dans sa cape noire. Baguette à la main.

Tout n'est qu'illusion.
Le temps est arrêté.
Ni cave. Ni cité. Ni misère.
Juste l'émerveillement.
Les yeux s'écarquillent.

— Je suis le grand Mouradini ! Le magicien des Fleurs !

— C'est mon frère, chuchote Mina.

D'un geste précis, Mourad enclenche le lecteur de CD emprunté à son grand frère. Les Quatre Saisons de Vivaldi emplissent le lieu. Le disque, c'est un cadeau fidélité offert à sa mère pour l'achat de trois chemises de nuit.

D'une voix volontairement rauque, il déclare :

— Il ne faut pas croire tout ce que l'on voit, et il ne faut pas voir tout ce que l'on croit... hum...

— Ça veut dire quelque chose, ça ? demande Sophie.

— Chais pas, j'ai rien pigé, répond Vincent Val, alias double V.

— Maintenant, ouvrez grands vos yeux !

Mourad s'empare d'un ballon et d'une longue aiguille. Instinctivement, les enfants se bouchent les oreilles. L'aiguille pénètre le ballon d'un côté puis ressort de l'autre. Sans bruit.

On ne voit que des bouches bées dans l'assemblée.

Applaudissements.

Les numéros s'enchaînent.

Les cartes rouges deviennent noires, les boules magiques disparaissent comme par enchantement, la ficelle coupée ne l'est plus, les dés tombent toujours sur le six, les pièces envolées sont retrouvées dans l'oreille de Mina, les foulards n'en finissent pas de sortir de la poche de Kévin, et les fleurs de toutes les couleurs tombent du ciel...

Mourad est aux anges. Dans son univers.

Le spectacle est terminé.

Il salue. Très digne.

Les enfants se lèvent.

— C'était trop bien, Mourad.

— Mais l'allumette qui rentre dans ton nez, après elle va où ?

— Et les foulards bleus, ils se sont vraiment envolés ?

CLAP. CLAP. CLAP.

Les enfants se retournent.

Twist est adossé à la porte de la cave.

— Zarma Mourad le magicien.

Il rigole.

Mourad demande aux enfants de sortir maintenant.

— On revient quand Mourad ?

— Je vous le dirai plus tard. Allez, remontez. Et Mina, tu rentres direct à la maison.

La petite sœur fait une grimace avec la bouche et oui avec la tête.

Mourad commence à ranger ses affaires.

— T'es un grand cachottier, dit Twist avec un drôle de sourire en coin.

Mourad fait un pas vers lui, menaçant.

— Si tu racontes aux autres, j'te jure... j'te... j'te...

— Calme brother. Tu me laisses même pas m'exprimer.

Mourad le fixe. Soupçonneux.

— T'ain, j'suis tombé des nuages. C'était comme à la télé. T'es doué mon pote !

Mourad rougit et bénit la faible lueur dans la cave qui dissimule sa gêne.

— C'est ça, fous-toi de moi.

— Sur la vie de ma reume. Pourquoi t'as jamais rien dit ?

— Pff, m'auraient traité de pédé tous les grands de la Cité.

— Ouais, y a des chances.

— Alors je m'entraîne en cachette à la maison. C'est la première fois que je fais un spectacle devant des gens. Enfin, des petits, mais bon.

Twist l'écoute attentivement.

Flatté par tant d'intérêt, Mourad s'emballe et déballe.

— Ça fait des mois que j'économise pour me payer une vraie mallette. De professionnel, tu vois. Avec des tas d'accessoires et le CD qui va avec pour travailler les numéros. Mais ce qui coûte le plus cher, c'est le costume.

— Ben t'en as un, fait Twist en désignant la cape noire.

— Tu rigoles, c'est mon déguisement de Batman de quand j'avais huit ans. Larchoume.

Twist réfléchit un instant. Un air sérieux envahit son visage. Jamais Mourad ne l'avait vu si concentré.

— Écoute, man, j'ai une idée... Il te manque combien de thunes pour tout ça ?



Maison du Colosse

Bien emmitouflée, Lise s'affaire dans le jardin autour de son bonhomme de neige.

— Tu viens m'aider papa ? J'arrive pas à faire tenir la tête.

— J'arrive ma chérie.

Le Colosse est assis sur un banc. Il ne sent pas la morsure du froid. Son sang bouillonne.

Sa femme, Pauline, le rejoint et lui pose sur les épaules un grand manteau.

— Tu vas attraper la mort. Enfile ça.

Le Colosse regarde tour à tour sa femme, puis sa fille. Il a beau tourner et retourner tout ça dans sa tête, il ne trouve pas d'issue.

— Qu'est-ce que tu as Pablo ? Tu es tout bizarre depuis ce matin.

Elle vient s'asseoir près de lui et lui prend la main. La sienne paraît minuscule dans celle de son mari.

— Tu sais, ce n'est qu'une visite de contrôle pour Lise. Le médecin m'a assuré que tout était rentré dans l'ordre. On sera revenus de l'hôpital pour le déjeuner.

— Je vous conduirai en voiture, je ne travaille pas aujourd'hui.

— Papa ! T'aurais pas une pipe ?

— Pour quoi faire ?

Lise hausse les épaules, l'air de dire « faut tout lui expliquer » :

— Ben pour lui mettre dans la bouche. Tous les bonshommes de neige ont une pipe dans la bouche, un chapeau sur la tête et un balai dans les bras.

— Non, j'ai pas. Trouve autre chose.

Le Colosse se passe la main sur le crâne.

— Il ne s'agit pas de Lise, Pauline. Écoute, je ne te l'ai jamais dit, mais j'ai un compte sur lequel il y a un peu d'argent. De quoi tenir un moment en tout cas.

Il tire de sa poche une enveloppe.

— Tout est inscrit ici. Le compte est à ton nom. Tu peux t'en servir.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

Le visage de Pauline se ferme.

— Si jamais... j'avais des soucis... Je veux que tu emmènes Lise et que tu ailles t'installer loin d'ici. Dans le Sud. J'ai un ami qui pourra vous héberger le temps que tu trouves un logement. Son adresse est dans l'enveloppe aussi.

Pauline lui prend la tête dans ses mains, l'obligeant à la regarder.

— Pablo, non ! Tu n'as pas... recommencé ?

— Je suis coincé Pauline. Je te le jure, je ne peux pas faire autrement.

Elle crie.

— Si, tu peux !

Les larmes jaillissent.

— Fais-moi confiance.

— Je n'en peux plus Pablo.

— Pauline...

— On avait retrouvé un semblant de vie normale. Loin des trafics, de la drogue, de la peur. Je ne veux plus revivre ça. Tu comprends ? Je veux que notre fille grandisse comme toutes les petites filles, normalement.

Elle éclate en sanglots.

Pablo la serre dans ses bras. Elle s'accroche à lui de toutes ses forces. Pressentant le pire.

— Pourquoi elle pleure, maman ?

— C'est rien ma chérie, elle... elle a épluché trop d'oignons.

— J'aime pas les oignons.

— Viens, on va chercher un chapeau pour ton bonhomme de neige.

Le Colosse et sa fille rentrent dans la maison.

Pauline pleure doucement maintenant en les regardant s'éloigner.

Société Charles Dewick

— Puis-je vous proposer un café ou un thé, monsieur le commissaire ?

— Non, merci. Madame ?

— Reynaud. Liliane Reynaud, répond-elle.

— Je ne vais pas vous déranger longtemps. J'aimerais jeter un coup d'œil au bureau de M. Dewick.

Liliane fait la moue. Une petite cinquantaine d'années, les cheveux coupés très courts, poivre et sel, et des yeux verts pétillants. Elle est au service de M. Dewick depuis plus de vingt ans.

— Je ne toucherai à rien, la rassure Haroun. Je veux juste regarder.

Liliane se mord la lèvre, puis se dirige vers une porte en teck à double battant.

— Généralement, Charles ne permet à personne de pénétrer dans son bureau en son absence et...

— Votre patron a disparu depuis trois jours sans donner à qui que ce soit la moindre nouvelle. Mme Dewick s'inquiète, elle m'a chargé de retrouver son mari.

— Elle s'inquiète, hum...

— Pas vous ?

Visiblement, Liliane ne s'attendait pas à cette question et ses joues s'empourprent aussitôt. Ce qui n'échappe pas au commissaire.

— Bien sûr, se reprend-elle. Ce n'est pas son habitude de partir de cette façon. Et c'est terriblement inquiétant.

Elle ouvre la porte.

— Si vous avez besoin de moi, je suis à côté.

— Merci.

Liliane sort en refermant sans bruit.

Haroun entre dans une vaste pièce au design soigné. Un écran géant occupe l'un des murs. Plus loin, quatre pendules rondes indiquent l'heure de différents pays. Près des fenêtres, un canapé en cuir fait face à deux larges fauteuils séparés par une table basse en verre dépoli. Sur la gauche, un bureau sur lequel est posé un ordinateur portable fermé. Il est tenté de l'ouvrir mais n'en fait rien. Il continue sa lente inspection du lieu.

Des photographies aux cadres métalliques sont accrochées sur l'un des murs. Charles Dewick est présent sur chacune d'entre elles. On voit l'homme d'affaires aux côtés de plusieurs émirs posant près de leur nouvelle Rolls, leur dernière Jaguar ou d'un coupé sport hors de prix. Sur l'une des photos, il croit même reconnaître un chef d'État africain.

Mais un cliché retient tout particulièrement son attention. On y voit Charles Dewick avec, à sa droite, un homme au teint mat, à l'épaisse moustache et aux cheveux soigneusement gominés, portant un costume blanc impeccable. Il semble regarder au-delà de l'objectif. Dans le vague. Le vide. À sa gauche, Haroun reconnaît Rebecca, plus jeune, brune et belle. Son regard en biais vers Charles est tranchant et brillant.

Comme une lame.

Liliane apparaît dans l'embrasement de la porte.

— Je dois m'absenter un moment et je...

— N'ayez crainte, je m'en vais Liliane. Mais dites-moi, où cette photo a-t-elle été prise ?

— À Naples. Devant l'une des concessions de M. Rinaldi, le père de Rebecca.

— Mme Dewick semble...

— Rebecca n'était pas encore mariée à Charles à cette époque, ajoute aussitôt la secrétaire.

Haroun a vu Liliane déglutir péniblement en prononçant ces mots. Il ne relève pas. Elle poursuit.

— Ils sont tombés amoureux peu après la vente. Le coup de foudre, comme on dit.

Haroun fixe à nouveau la photographie. Rien dans le regard de la future Mme Dewick ne laisse présager d'un amour à venir...

— Charles était heureux. Il venait de faire l'acquisition des deux concessions de M. Rinaldi, le plaçant ainsi à la tête du plus important marché automobile de luxe du Sud de l'Italie. Tous étaient ravis.

— Sauf vous, apparemment...

La secrétaire se reprend, lisse sa jupe et arbore un sourire factice.

Haroun mémorise la moindre de ses émotions.

— Bien sûr que si. Le mariage était magnifique. Charles était si heureux... Enfin, je veux dire... tout le monde était heureux.

Pourtant, sur cette photo, les seuls à rayonner étaient Charles Dewick et le soleil napolitain.

Parking souterrain, centre commercial

Niveau – 3.

Juliette roule lentement. Bruno scrute une à une les voitures alignées. Pas de Jaguar.

— Fais un deuxième tour, s’il te plaît.

Juliette montre quelques signes d’impatience.

— On cherche quoi ?

Bruno hésite. Après tout...

— Une Jaguar. Noire.

Juliette ne sait pas ce qu’elle fait là. Avec ce garçon qu’elle connaît à peine et auquel elle obéit sans broncher. En temps normal, elle aurait déjà tourné les talons. Un sourire et bye bye la compagnie. En temps normal, elle ne se serait sûrement pas levée à 6 heures du matin pour rejoindre un parfait inconnu près d’un terrain vague. Serait-elle devenue folle ? Inconsciente.

Amoureuse.

— Putain, il se fout de moi !

Bruno donne un grand coup de poing sur le tableau de bord.

— Continue de tourner, fait Bruno en sortant son portable qu’il referme aussi sec.

Pas de réseau.

— Écoute Bruno...

Soudain, une silhouette vient se planter juste devant la voiture. Juliette enfonce la pédale de frein. Les pneus crissent sur le béton peint.

La voiture cale. Ben se tient droit comme un i. Bruno sort de la Clio.

— T’es malade ! On a failli t’écraser.

— Qui ça « on » ?

Bruno se passe la main dans les cheveux. Il soupire. C'est une longue histoire. Enfin, pas si longue...

— C'est pas le moment. Tu as fait quoi de la bagnole ?

Ben ne répond pas. Il scrute Juliette au travers du pare-brise embué.

— C'est qui ?

— Arrête Ben ! Je t'expliquerai tout, après. Où est la voiture ?

— C'est qui ? ! hurle-t-il.

Ses mots résonnent dans le parking. Répétés par l'écho.

Juliette sort de la voiture. Tremblante.

— Bruno, je vais rentrer. Je vous laisse.

— Non, attends. Juliette...

— Juliette ? C'est qui cette fille ? C'est une mascarade ? Elle sait quoi ?

— Rien, répond Bruno. Elle ne sait rien.

— Il dit la vérité, enchaîne-t-elle. Je ne sais rien et je ne veux rien savoir.

Elle remonte dans la voiture, claque violemment la portière et démarre en trombe, manquant de peu de rouler sur le pied de Ben qui s'écarte in extremis.

— On nage en plein délire là ! Je te laisse sur le bord de la route avec ton scooter et je te retrouve peinard en Clio avec une meuf que j'ai jamais vue !

— Ça a l'air fou et ça l'est, crois-moi. Écoute Ben, on va pas s'éterniser ici. Je te raconterai tout, je te le promets, mais s'il te plaît, dis-moi où est la caisse ? Dis-moi que tu l'as bien laissée devant un hôpital... que le type est sauvé... que...

Ben l'arrête d'un geste de la main. Il a l'air épuisé.

— Non. Pas d'hôpital. Rien. Elle est là-bas, dit-il en pointant son menton vers le bout de l'allée. J'ai piqué une bâche sur une voiture et je l'ai recouverte.

— C'est pas vrai. Et... et le mec ?

— Toujours dans le coffre.

Bruno le regarde. Anéanti.

— Tu voulais que je fasse quoi ? Il y avait des flics partout devant l'hosto. J'étais paumé !

— Il est toujours vivant ?

— J'en sais rien.

Les deux frères s'appuient sur le capot d'une voiture. Les reproches ne serviraient à rien maintenant se dit Bruno. Il faut seulement trouver une solution.

Et vite.

Cité des Fleurs

Twist et Mourad sont assis sur les marches en bas de leur immeuble. Leurs regards se perdent dans la brume. Les tours se dressent face à eux. Hautes et larges. Comme pour les mettre au défi de trouver l'horizon. Ces deux-là sont blanches, les Edelweiss. Les quatre bâtiments sur le côté, peints dans un vieux rose, se nomment les Magnolias, les Lys forment le bouquet final. Arabesques d'acier, de béton et de verre. Belle ironie pour ceux qui vivent ici et dont la plupart n'ont admiré ces fleurs que sur le calendrier de La Poste.

— Alors, c'est quoi ta super idée ? demande Mourad.

— Je vais devenir ton imprésario, répond Twist du tac au tac.

— Quoi ?

— Un agent. Tu sais ce que c'est quand même. Le gars qui s'occupe des reusta et tout ça...

Mourad est déçu. Il avait pourtant espéré un instant. Quoi ? Il n'en sait rien au juste. Il soupire, se lève, fait quelques pas dans la neige sale.

— Qu'est-ce que j'ai dit ?

— Te fous pas de moi, s'il te plaît. Imprésario, pff... Je veux vraiment devenir magicien. Je sais, ça à l'air idiot, mais rien d'autre ne m'intéresse. J'ai ça en moi depuis tout petit. Ça doit venir de mon grand-père qui faisait disparaître des pièces à tous les repas, et des bouchons aussi, qu'il faisait réapparaître sous un vieux torchon ou dans la poche de la blouse de ma grand-mère. Et des fois, on les retrouvait jamais. Et moi, je me précipitais sur lui et je fouillais ses manches et ses poches, mais y avait rien.

Twist le rejoint, dérape sur la neige fondue.

— Sa race !
Mourad s'éloigne encore.

— Tain, mais viens ici ! Je vais me vautrer à te suivre comme un clebs !

— C'est bon, on en parle plus.

— Mais qu'est-ce que j'ai dit de mal ?
Twist est sincèrement étonné.

— Imprésario.

— Et alors, c'est pas un gros mot !

— Allez, arrête ton cirque. Salut.

— Attends, attends, mec. Je vais remettre les horloges à l'heure. Je pense vraiment ce que j'ai dit. Sur la vie...

— ... du Coran de La Mecque, je sais.

— Tu crois quoi ? Que j'ai envie de décharger des camions toute ma vie ? De piquer des bricoles à droite à gauche pendant vingt piges ? Moi aussi j'ai des rêves.

Mourad se retourne. Il scrute le visage de son ami. Attendant l'éclat de rire qui viendrait confirmer ses doutes. Mais non.

Twist baisse la tête. Les mots sont difficiles à venir quand il s'agit de parler de soi.

— Je veux pas me faire bouffer par ces plantes carnivores, lâche-t-il en désignant d'un mouvement circulaire les tours, les bâtiments, la cité des Fleurs... C'est les fleurs du malaise tout ça, mec, j'te jure.

La neige se remet à flotter autour d'eux, légère.

— Et quelle chance j'ai de faire autre chose ? J'suis pas beau mec, j'ai une jambe toute foutue et je vis seul avec mon père parce que ma reume elle est partie avec un céfran faire sa vie ailleurs.

Mourad ne sait que dire. C'est la première fois que son ami lui parle. Vraiment.

— En voyant tes tours de magie, j'ai rêvé. Ben ouais. Quand tu as lancé la poudre magique, ma parole j'ai cru que j'étais ailleurs, dans un monde merveilleux ou sur une autre planète de l'univers.

Mourad avale sa salive. Les larmes lui montent aux yeux. Il détourne la tête. On ne peut pas tout montrer quand même...

— Et puis après, poursuit Twist, j'ai réfléchi au business.

Mourad sourit. Sacré Twist, il ne perd jamais le Nord.

— Je connais tous les gosses de cette cité. Et tous ceux des Quatre Chemins. Ça fait un paquet. Je peux organiser des trucs avec eux.

— Mais comment ? demande Mourad. Ils ne vont pas tous rentrer dans la cave !

— Oublie ta cave. Il nous faut une salle. Un endroit nickel, avec les chaises, l'estrade, le truc et tout, tu vois. Pour faire un vrai spectacle.

Mourad voit très bien. Son cœur se met à battre plus vite.

— Et où on trouve ça ?

— Je vais parler à mon père pour qu'il parle au mec de la mairie.

— Et la mallette, et mon costume ? Je ne peux pas continuer comme ça, ça fait naze. Il faut que je sois pro, tu comprends ?

— J'ai la thune.

Mourad écarquille les yeux.

— Ah bon ?

— Ma mère, elle est partie, mais c'est pas une mauvaise mère. J'ai compris qu'elle pouvait plus rester ici, à regarder pendant des heures par la fenêtre pour rien voir. Je lui en veux pas. Enfin, je lui en veux plus maintenant. Peut-être que j'aurais fait pareil à sa place. Mais bon, elle m'envoie de l'argent tous les mois. Je le gardais pour m'acheter un scooter d'occasion...

— T'es sûr que...

— Oui, je suis sûr. Demain matin, j'irai les chercher sur le livret de l'écureuil, je te les file, et tu vas acheter ta mallette de super magicien. Pendant que tu t'entraînes et que tu trouves des tours nouveaux et tout ça, moi je cherche la salle. OK ?

Mourad n'en croit pas ses oreilles.

— Ah oui, faut que tu dises aussi une autre phrase dans ton numéro, parce que j'ai rien compris à ton charabia de l'illusion.

— Euh... c'est vrai que j'avais pas trop réfléchi...

— Et aussi la musique. On se la joue moderne. Adiós Mozart.

— C'était Vivaldi.

— C'est kif. Les tours y peuvent être faits sur de la techno ou un truc du genre. Plus rythmé, tu vois.

Mourad acquiesce.

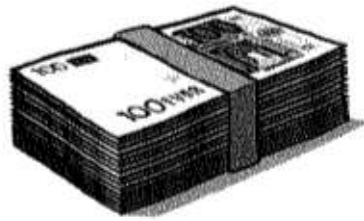
— Et le deal, c'est soixante / quarante. Ça te va ?

Mourad plisse les yeux. Twist précise.

— Soixante pour cent des recettes pour moi et quarante pour toi. Correct, je suis ton imprésario et j'ai investi.

Mourad lève une main en l'air. Les garçons font claquer leur paume.

Le contrat est signé.



Appartement de Ben et Bruno

— Maman, on a plus cinq ans !

— Et alors, c'est une excuse, ça ? Vous partez à l'aube, vous ne répondez pas à mes appels, vous rentrez tous les deux à midi sans aucune explication, et je devrais trouver ça normal !

Les jumeaux baissent les yeux.

— Et pourquoi es-tu sorti en pull sans ton blouson, Ben, tu es devenu fou ?

Le blouson.

Le coffre.

L'homme ligoté.

Suzanne est rouge de colère. Elle ne s'énerve pas souvent, mais quand ça lui arrive, les garçons n'en mènent pas large. Elle les regarde attentivement tour à tour. Elle cligne des yeux plusieurs fois, comme si elle se rendait soudain compte que oui, ils ont grandi. Non, ils ne disent plus la vérité. Plus maintenant. La colère fait place à la tristesse.

— Bruno est amoureux ! lâche soudain Ben pour rompre le silence pesant.

Suzanne marque le coup.

Bruno foudroie son frère du regard. Qu'est-ce qu'il lui prend ?

— Sa copine a eu un souci avec sa voiture. Elle était toute seule au bord de la route. Elle a pris peur. Faut dire qu'à cette heure, une fille toute seule... Elle a appelé Bruno... et comme tu me dis toujours que je dois veiller sur lui, je l'ai accompagné. En plus, il n'y connaît rien en mécanique. Fallait voir comme elle fumait la bagnole, un vrai dragon. À mon avis, c'est... c'est le carbu ou la pompe à eau.

Vaseux. Les mots se perdent dans le marécage.

Bruno sent son estomac se nouer. Il ne peut pas en vouloir à son frère. Pas vraiment. Il fait ce qu'il peut pour les sortir de là.

— Amoureux ?

— Elle s'appelle Juliette, poursuit Ben sans laisser à son frère le temps d'ouvrir la bouche.

— Tu as perdu ta langue, Bruno ?

— Euh... non. C'est comme il l'a dit.

Nul. Bruno se donnerait des claques. *C'est comme il l'a dit.* Quel idiot !

— Tu la connais depuis quand, cette Juliette ? Juliette comment d'ailleurs ? questionne encore Suzanne.

— Comment... comment quoi ? bafouille Bruno.

— Son nom de famille. Elle s'appelle Juliette comment ?

Bruno avale difficilement sa salive. Il ne le sait pas, il n'a pas eu le temps de le lui demander.

Le regard de son frère se fait suppliant. *Réponds ! Ne me dis pas que tu as mêlé une inconnue à notre histoire...* Mais il connaît trop bien son frère. Et la réponse aussi.

Bruno sent le sol se dérober sous ses pieds. Le malaise est palpable. Les secondes ne s'écoulent plus.

Un léger bourdonnement.

Suzanne fait quelques pas vers le canapé. Elle fouille dans son sac à main. S'empare de son téléphone portable et décroche.

— Allô. Oui... oui, c'est bien moi.

Silence.

— Mon Dieu ! C'est arrivé quand ?

Suzanne s'écroule sur le canapé.

— À quel hôpital ?

Les garçons tressaillent. Comment ont-ils pu remonter aussi vite la piste ?

Suzanne pose les yeux sur eux. Des larmes coulent, silencieuses.

Elle raccroche.

Elle sait tout.

Bruno s'avance vers elle. La comédie a assez duré. Il va lui dire la vérité. Il va tout reprendre depuis le début. Depuis la voiture volée jusqu'au parking du centre commercial. Il va lui

dire qu'après s'être assurés que l'homme respirait toujours, ils sont sortis et ont appelé les pompiers, puis la police d'une cabine téléphonique. Il va lui dire qu'ils ne voulaient pas en arriver là. Qu'ils ne voulaient pas lui faire de la peine. Il va lui dire que Juliette existe bien, qu'il ne la connaît pas, mais qu'il l'aime.

— Maman...

Suzanne se lève d'un bond. Rassemble ses affaires. Enfile son manteau.

— Mme Baringer a été transportée à l'hôpital. Elle a fait une crise cardiaque. Dans l'ambulance, elle a prononcé mon nom, c'est pour ça qu'ils m'ont appelée. Je vais y aller.

Les jumeaux ferment les paupières en même temps. Juste une seconde. Une seconde d'un terrible répit.

— On vient avec toi, dit Ben en serrant sa mère dans ses bras.

Appartement de M. Percher

Avant même que Mourad ne sonne, M. Percher ouvre la porte.

— 'Jour m'sieur, lance-t-il avec un grand sourire.

— Tu as l'air de bonne humeur gamin !

— Ouais, ça va bien.

Lipstick fait son apparition. Elle glapit et s'entortille autour des jambes de Mourad.

— J'ai plein de trucs à vous raconter, annonce-t-il en caressant le chien.

— Bon... bon... entre.

Mourad ne se fait pas prier cette fois. Il enlève ses chaussures qu'il dépose dans l'entrée et accroche sa doudoune au portemanteau.

— Tu as mangé ?

— Non.

— Tu veux un steak avec des patates à l'eau ?

— À l'eau ?

— Oui, bouillies quoi.

— Bouillies ?

— Dis donc, tu vas répéter tous les mots ?

— Non, non, c'est juste que les pommes de terre, nous on les mange avec de l'huile, de l'ail et du persil, vous voyez... ça donne du goût. À l'eau, c'est un peu triste, non ?

— C'est meilleur pour la santé ! Bon, tu en veux ou pas ?

— Oui, m'sieur, je vais goûter.

Pendant que M. Percher s'affaire dans la cuisine, Mourad joue avec Lipstick au salon. Puis, un peu lassé de jeter la

baballe, il s'approche de la fenêtre et colle un œil sur l'un des deux télescopes.

— Waouh ! Ça rapproche vachement.

— C'est fait pour, dit M. Percher en déposant deux assiettes sur la table de la salle à manger. Viens, c'est prêt.

— Qu'est-ce que vous regardez au juste ? Parce que d'accord, y a un périscope...

— Télescope.

— Oui, il y a un télescope dirigé vers le ciel pour les étoiles, les galaxies et tout, mais l'autre, quand j'ai regardé dedans, j'ai vu presque tous les points noirs de Nadia Bouzaïd à l'arrêt du bus. Et j'ai vu les B & B avec leur mère aussi.

— Mange.

— Il sert à quoi celui-là ? insiste Mourad en entamant son bifteck.

— Tu es pire que mon chien. Tu ne lâches jamais, toi, hein ?

— J'suis curieux, c'est tout.

M. Percher se sert un verre de vin. Boit lentement.

— J'aime bien savoir ce qu'il se passe dans ma cité, autour de moi. Tours, bâtiments, parkings, routes, entrées, sorties, rien ne m'échappe. Je consigne tout dans un cahier. Au cas où. À l'armée, les gars m'avaient surnommé le Guetteur. Le camp pouvait dormir sur ses deux oreilles avec moi. J'entendais le moindre frémissement, le moindre pas dans la nuit. Je scrutais chaque centimètre à la jumelle. J'ai sauvé plusieurs fois les fesses de mes compagnons, crois-moi.

Mourad le regarde longtemps. Il se dit que M. Percher vit dans son passé. Que pour lui le temps s'est arrêté là-bas, quelque part.

— C'est sûr, ça devait être bien de vous avoir comme pote m'sieur, mais...

Il hésite.

— Mais la guerre est finie m'sieur Percher. Plus besoin de surveiller comme ça. Regardez les étoiles, c'est mieux. Se passe jamais rien ici de toute façon.

— Que tu crois, gamin. Ici, c'est une autre guerre. Sous-jacente, vicieuse et lâche. Et forcément, un jour, ça se terminera boulevard des Allongés.

Mourad hausse les sourcils. Il n'a pas tout compris.

— Oui mais bon, à quoi ça vous sert de savoir tout ça ?

— Au cas où... Alors, ces patates à l'eau ?

Mourad regarde son assiette. La viande a été engloutie mais les trois pommes de terre pelées sont intactes. S'il pouvait les faire disparaître d'un tour de magie...

M. Percher fronce les sourcils, puis éclate d'un grand rire sonore.

— T'as raison gamin, elles sont tristes ces patates !

Mourad rit de bon cœur aussi. Soulagé.

— À toi maintenant, qu'est-ce que tu voulais me raconter ?

— Ah oui, alors par quoi je commence...

— Le début, c'est bien.

— Le début ?

Mourad réfléchit.

— Alors faut que je vous parle de mon grand-père Youssef.

Hôpital

Les vitres de l'autobus sont embuées. La neige poursuit sa lente descente sur la ville. Imperturbable. Froide. Insensible.

Ni Suzanne, ni les garçons ne parlent.

Suzanne triture un mouchoir en papier. Des lambeaux blancs tombent sur le sol.

Bruno essuie la fenêtre avec sa manche. L'hôpital est proche. Les gens marchent à pas mesurés dans la neige. Soudain, il se raidit sur son siège. Les battements de son cœur se font plus rapides. Discrètement, il tire son frère par le bras qui se penche pour regarder à son tour.

Des barrières métalliques ont été disposées devant l'entrée de l'hôpital, ne laissant qu'un étroit passage pour les visiteurs et le personnel. L'autobus passe devant un long cordon de policiers et s'arrête un peu plus loin.

Suzanne se lève la première. Ben limite. Bruno hésite à les suivre.

— On ne risque rien, murmure Ben à l'oreille de son frère. Ils ne peuvent pas savoir. Ils n'ont rien. Détends-toi. Aie l'air naturel.

Bruno ne répond pas. Rien n'est naturel. Quant à l'air, il lui manque terriblement à cet instant.

Les passagers descendent prudemment de l'autobus.

Suzanne dérape sur la chaussée et manque de s'affaler sur le trottoir. Elle se rattrape in extremis en s'appuyant sur le capot d'une voiture en stationnement.

Moteur coupé, au volant, le Colosse ne bronche pas. Suzanne ne le voit même pas et poursuit son chemin.

Le Colosse a déposé sa femme et sa fille devant l'hôpital, mais a préféré les attendre dans la voiture. Trop de flics. Il n'aime pas ça.

Les policiers scrutent attentivement chaque personne passant la porte de l'hôpital. Bruno baisse les yeux, tandis que Ben tente un sourire, mi-grimace, mi-rictus. Sa manière à lui de paraître décontracté.

Suzanne se dirige droit vers l'accueil. Les garçons restent en retrait. Bruno ne cesse de tourner la tête à droite à gauche et passe d'un pied sur l'autre.

— Va t'asseoir, tu vas nous faire repérer, fait Ben en le poussant vers les sièges en simili cuir rouge.

Bruno se laisse tomber dans un fauteuil.

Une petite fille tient bien serré contre son cœur un doudou méconnaissable. Un lapin-cyclope ? Une girafe unijambiste ? Une souris verte ?

Devant la mine défaite de Bruno, elle lui tend son doudou.

— Je te le prête si tu veux. Il sait très bien consoler quand on est triste.

— Je ne suis pas triste, je suis foutu.

— C'est quoi foutu ?

— Lise, allez, viens, c'est à nous, fait Pauline en entendant une infirmière appeler son nom.

La petite fille se lève sagement. Tout en marchant, elle se retourne plusieurs fois pour regarder Bruno.

— C'est triste maman, le garçon là-bas, il est foutu.

La maman pivote à son tour.

— Quel garçon ? Qu'est-ce que tu racontes ? Et d'où tu tiens ce langage ?

Ben s'assoit à côté de son frère.

— Calme, frérot.

— Facile à dire, souffle Bruno en posant ses avant-bras sur ses cuisses, le dos courbé.

Suzanne revient vers eux et prend place entre les deux garçons.

— Amélie est en salle d'opération. Ils ne peuvent rien me dire de plus pour le moment. Je vais attendre encore un peu. Mais rentrez à la maison si vous voulez, ça va aller.

— On reste, dit Ben.

Encore du bruit dehors.

Devant l'hôpital, gyrophare sur le toit, deux voitures banalisées freinent brutalement.

Instinctivement, le Colosse s'enfonce dans son siège. Mais pas assez cependant, et son regard croise quelques secondes celui du commissaire. À cet instant, il vient de prendre sa décision.

Suzanne se rend soudain compte de l'agitation qui règne aux urgences.

— Que se passe-t-il ? Pourquoi y a-t-il tant de policiers ? demande-t-elle.

Les jumeaux haussent les épaules d'un même mouvement.

— Tu veux un café, maman ?

— Oui, s'il te plaît mon chéri.

Ben se dirige vers le distributeur de boissons en fouillant dans ses poches pour y trouver de la monnaie.

— Elle m'avait dit qu'elle avait le cœur fragile, mais je ne pensais pas... Si j'avais su...

Bruno ne relève pas, ne pose pas de question sur le cœur malade de Mme Baringer.

Tous les deux sont dans leurs pensées. Bruno, lui, n'a qu'une image en tête, celle d'un homme transi, recroquevillé comme un animal dans le coffre d'une voiture.

Si seulement il pouvait remonter le temps.

Les portes automatiques s'ouvrent. Deux policiers en uniforme pénètrent dans le hall d'un pas sûr et lourd, suivis du commissaire Haroun, de Rico... et de Juliette.

En la voyant, Ben lâche les trois gobelets. Les liquides brûlants se répandent sur le lino.

— Ben ! s'écrie Suzanne en levant les deux pieds pour éviter café et chocolat.

Le commissaire enjambe la flaque sans ralentir le pas et fonce droit vers les ascenseurs. Juliette croise une demie seconde le regard hébété de Bruno et poursuit son chemin.

Tout se mélange dans la tête des garçons.

Elle les a vendus ?

Pourquoi ? Comment ? Qu'a-t-elle pu raconter ? Elle ne sait rien de cette histoire. Enfin, si. Un peu.

Mais alors, ils seraient déjà menottés et flanqués à l'arrière d'une voiture de police en route pour le commissariat.

Non. Bruno ne veut pas y croire. Il n'a pas pu se tromper à ce point.

Il l'aime.

Encore.

Toilettes de l'hôpital

Bruno s'essuie la bouche, tandis que son frère lui éponge le front d'un mouchoir en papier mouillé. Il est tout pâle. Il a vomi de la bile.

— Ça va ! fait-il en repoussant son frère.

— Où tu l'as trouvé cette meuf ?

Bruno renifle, se passe encore une fois de l'eau sur le visage. Il ne répond pas.

— Je sais que tu m'en veux, dit Ben. Et je te comprends. Je regrette tout ça. Mais on ne peut plus revenir en arrière. Alors il faut faire face et se serrer les coudes. On n'a pas le choix.

— Le choix, on l'avait quand je t'ai dit de pas piquer la bagnole !

— Maintenant, c'est fait.

— La faute à qui ? crie Bruno.

Un homme entre dans les toilettes.

— Ferme-la un peu ! murmure Ben à l'oreille de son frère. Tu vas vraiment nous faire repérer.

— De toute façon, c'est comme ça que ça va finir, non ? Tu vois une autre issue, toi ? C'est la taule qui nous attend, et pour un bon moment !

Ben soupire, se passe une main dans les cheveux. Il ne sait plus quoi dire ni quoi faire.

Le portable de Bruno retentit.

C'est Juliette.

Il décroche sans réfléchir. Sans dire un mot.

— *Il faut que l'on se voie... Dans un endroit sûr. Pas en public...*

Bruno tourne le dos à son frère.

— C'est qui ?

Bruno ignore la question et d'un geste de la main fait taire Ben.

— *Bruno ? Tu m'entends ?*

— ...

— *Bruno ?*

— Oui, oui ! Je t'entends. Je t'envoie l'adresse par texto. J'y serai dans une heure.

Haut-le-cœur.

Nausée.

— T'as dû manger une saloperie, c'est pas possible ! dit Ben en accompagnant à nouveau son frère au-dessus de la cuvette.

— Ouais, fait Bruno, comme tu dis.

— Qu'est-ce que vous faites ? demande Suzanne en poussant la porte.

Puis en remarquant la mine défaite de son fils.

— Bruno, ça ne va pas ? Ne bouge pas, je préviens un médecin.

— Non, non, maman, t'inquiète pas. Je vais rentrer me coucher, j'ai pas assez dormi et j'ai dû prendre froid, c'est tout. Ben va rester avec toi. Je reviendrai plus tard.

Ben jette un regard mauvais à son frère.

Suzanne attend la réponse de Ben.

— Je ne vais pas te laisser toute seule Mam', la rassure-t-il. Bon, tu le veux ce café ?

Suzanne est un peu perdue. Elle sent bien que ça ne va pas. Les garçons ne se comportent pas comme d'habitude. Mais le moment est mal choisi pour en parler, avec Mme Baringer sur la table d'opération, elle ne parvient pas à penser à autre chose.



Chambre 113

— Espérons que cela lui porte chance...

Mais Rico n'est pas si sûr de ce qu'il avance en découvrant la silhouette dans le lit.

Le commissaire est penché au-dessus du visage de l'homme. Il réprime un frisson. La peau de l'homme est d'un blanc laiteux et ses lèvres encore bleues. Des couvertures chauffantes sont tendues jusqu'à son menton. Des perfusions jaillissent de son corps déjà meurtri.

— Messieurs, s'il vous plaît, intervient le professeur Simon, vous ne devriez pas être là. Le patient est en hypothermie et nous avons commencé le processus de réchauffement.

— Encore une minute, docteur, et nous partons.

La pièce est silencieuse. Seul l'appareil chargé de surveiller le rythme cardiaque émet un faible signal.

Haroun sort de sa poche la photo de Charles Dewick. Ses yeux passent du cliché au visage de l'homme. Plusieurs fois.

— A-t-il une chance de s'en sortir, docteur ?

Le professeur hausse les épaules en signe d'ignorance.

— Son pouls est très faible et sa température corporelle était très basse quand on nous l'a amené. Sans ce blouson fourré qui le recouvrait, il n'aurait pas résisté aussi longtemps. Mais si nous ne parvenons pas à le réchauffer... Enfin, il est bien trop tôt pour envisager quoi que ce soit, et je ne peux vous en dire davantage.

Haroun sort une carte de visite de la poche intérieure de sa veste et la tend au médecin.

— Si la situation évolue, appelez-moi. À n'importe quelle heure.

Le commissaire fait un signe de tête à Rico et tous deux s'apprêtent à sortir de la chambre lorsque le professeur Simon les arrête.

— Une chose qui pourrait peut-être avoir son importance. On lui a tailladé le ventre avec un couteau.

— Quoi ? !

— Il semblerait que quelqu'un ait inscrit maladroitement les lettres L.R. sur sa peau.

Le commissaire note cette information dans son calepin et se rapproche à nouveau de l'homme.

— Non ! intervient le professeur en arrêtant le bras du commissaire, hors de question de retirer ces couvertures pour le moment. C'est une question de vie ou de mort !

Haroun pousse un long soupir, fait quelques pas en arrière, remercie et s'en va.

Dans le couloir, il tapote sur son calepin. L.R. L.R...

— Alors, on recherche qui ? demande Rico. Un cinglé du coutelas, un accro aux tatouages sauvages ?

— J'en sais rien. En tout cas, on vient de retrouver Charles Dewick.

Appartement de Ben et Bruno

Bruno s'allonge sur le canapé de la salle à manger. Il est exténué. La tête lui tourne. Il voudrait ne plus exister. Quelle issue possible à tout cela ? Aucune. Il enfouit son visage dans les coussins. Peu à peu le sommeil le gagne.

Et il rêve.

De la jolie maison de son enfance. Du jardin. Des balançoires. Il veut aller y jouer, mais quelqu'un occupe déjà la sienne. Il se rapproche et voit un homme nu, le ventre marqué des lettres L.R., se balancer tout doucement.

Bruno hurle.

La sonnette retentit.

Il est en sueur.

Encore un coup de sonnette.

Il a du mal à respirer.

Le troisième coup de sonnette le sort de sa torpeur.

Il va ouvrir la porte en titubant. Et tombe quasiment dans les bras de Juliette. Elle l'entraîne tant bien que mal sur le canapé. D'un coup d'œil, elle repère la cuisine et revient avec un verre d'eau.

— Ça va mieux ?

— J'ai fait un mauvais rêve.

Il éclate de rire. Un rire fou.

— Mais la réalité est bien pire.

Juliette ôte son bonnet, ses gants et son manteau.

— Bruno, il faut que je sache.

— Moi aussi, j'aimerais savoir ce que tu foutais avec ces flics ?

— Le commissaire Haroun est mon père.

— Quoi ? Mais... mais... pourquoi tu ne m'as rien dit ?
— Quand voulais-tu que je t'en parle ? Devant l'hôpital ? Dans le parking ? On n'a eu le temps de rien. Je n'avais pas imaginé que les choses se passeraient de cette manière.

— Moi non plus.

— Vous êtes quoi au juste, toi et ton frère ? Pourquoi tu m'as embarquée dans cette histoire glauque ?

— Tu as dit quoi à ton père ?

— Rien. On s'apprêtait à déjeuner ensemble quand il a reçu un appel urgent. Il n'a pas eu le temps de me raccompagner alors il m'a emmenée avec lui. Bruno... j'ai vu cet homme à l'hôpital...

— Ton père t'a laissé le voir ?

— Je l'ai aperçu juste quelques secondes quand ils sont entrés dans la chambre, puis mon père m'a demandé de partir. Je... je...

Bruno prend les mains de Juliette. Il les serre très fort en la regardant dans les yeux.

— Ce n'est pas nous, Juliette. Jamais on n'aurait fait une chose pareille. Je sais que l'on ne se connaît pas depuis longtemps, mais il faut que tu me croies. Tu dois me faire confiance.

La voix de Bruno se fait suppliante.

Juliette ne le quitte pas des yeux.

— Je te crois. Je veux juste comprendre.

Bruno boit une autre gorgée de son verre d'eau. Puis il se livre.

— Mon père est mort quand j'avais cinq ans. Depuis, tous les trois, on galère dans cette cité pourrie. Ma mère a fait plein de petits boulots pour nous faire vivre. Et maintenant, elle fait le ménage pour qu'on puisse s'habiller, se nourrir et payer le loyer. Alors Ben et moi, on s'est mis en cheville avec un type qui trafique dans les voitures de luxe qu'il revend à l'étranger. Il refourgue de la dope aussi ; mais ça, on n'y touche pas. On devait juste piquer une bagnole, la livrer et basta. Il y avait pas mal d'argent à la clef. Alors oui, on a volé, c'était la première fois, mais on ne savait pas qu'il y avait cet homme dans le coffre. On ne sait pas qui a fait ça. Et on s'est retrouvé mêlé à une

affaire qui nous dépasse et qui va nous mener tout droit en taule. Voilà, tu sais tout.

Juliette se lève. Elle fait quelques pas. Revient vers Bruno. Elle semble en colère.

— Et vous n'aviez pas d'autres solutions pour aider votre mère que de voler ?

— Quelle solution ? Bien sûr, une bourge comme toi, loin des problèmes de la rue, ça ne peut pas comprendre ce genre de choses, fait Bruno en ricanant.

— Moi, une bourge ? Tu dis ça parce que j'ai une voiture et que je fais des études à Paris ? Détrompe-toi, tout ça ne m'est pas tombé du ciel. Je me suis débrouillée toute seule. J'ai étudié, j'ai travaillé dur pour y arriver. Je n'ai quasiment pas connu ma mère, si tu veux le savoir.

— Oh, je vois. La femme de flic qui ne supporte plus de voir son petit mari risquer sa vie pour sauver celle des autres, et qui quitte la maison. On voit ça tous les soirs à la télé.

— Non, une mère alcoolique, absente, ailleurs, qui a fini sa courte vie dans un hôpital. J'ai été élevée par ma grand-mère. Mon père a fait ce qu'il a pu.

Bruno baisse les yeux, honteux de ses paroles.

— Je... je suis désolé.

— Ne le sois pas. Ce que je veux te dire, c'est qu'on ne doit pas toujours se comporter comme des perdants. Se résigner. Parce qu'à la base, oui, c'est vrai, on est moins bien lotis que d'autres. Notre vie nous appartient Bruno. Il faut juste décider d'en faire quelque chose. Oui, la cité pourrie, son béton, ses trafics, ses peurs, ses angoisses, son horizon bouché, cimenté, je connais bien, tu sais. Mais il y a aussi les âmes qui y vivent. Les voisins, les enfants, les rires, la débrouille et une solidarité comme on en trouve nulle part ailleurs. Et tout cela donne une force incroyable !

Bruno se lève, s'approche de Juliette, prend sa main et la plaque sur son cœur.

— Je sais que tu as raison. J'ai peur Juliette. J'ai peur pour mon frère, pour ma mère, pour moi. Qu'est-ce qu'on va devenir ? Et j'ai peur de te perdre.

— Bruno...

— Je ne veux pas te perdre, murmure-t-il encore.
Leurs visages se touchent presque.
Juliette ferme les yeux. Son cœur bat très vite. Bruno pose
ses lèvres sur sa bouche.
Infinie douceur.
Jamais ressentie comme à cet instant.
Le monde s'arrête.

Commissariat

— Rico, donne-moi le rapport des pompiers.

Rico s'exécute. Haroun en lit tous les détails.

— Ça ne colle pas.

Rico fait le tour du bureau et se penche sur le dossier par-dessus l'épaule du commissaire.

— Qu'est-ce qui ne colle pas ?

Haroun se masse les tempes en réfléchissant.

— Pourquoi kidnapper quelqu'un, le mettre à poil dans le coffre de sa Jaguar, pour ensuite abandonner la voiture dans un parking, chauffage à fond, coffre ouvert et appeler la police ensuite ?

— Et en prenant soin de le couvrir d'un blouson, poursuit Rico. Ouais, comme vous dites, ça ne colle pas.

Les deux hommes gardent le silence un moment.

— Peut-être les gars ont-ils été surpris et préféré prendre la fuite... propose Rico.

— Non, non. Des professionnels n'iraient pas garer la voiture dans un parking de centre commercial. Jamais ils ne prendraient ce risque. Et puis ce blouson, c'est quoi ? On l'a envoyé au labo ?

— Oui, j'attends les résultats ADN.

— Pour moi, le coup a foiré dès le début. Et ces initiales L.R. à qui ou à quoi peuvent-elles bien correspondre ?

Trois coups frappés à la porte et un agent se présente devant le commissaire.

— Il y a un type qui veut vous voir.

— Quoi, quel type ? grogne le commissaire.

— Il dit qu'il a des révélations à vous faire.

Haroun s'adosse à son fauteuil.

— Sur quoi ?

L'agent hausse les épaules.

— Il n'a pas précisé.

Le commissaire est excédé.

— Vous ne voyez pas qu'on est occupé, là. Personne ne vous a appris à trier l'information. Des gars qui veulent me voir, il y en a tous les jours ! Et là, je n'ai vraiment pas le temps. Alors débrouillez-vous.

— Mais qu'est-ce que j'y peux, il ne veut parler qu'à vous. Il dit que c'est urgent. Très urgent même. Il répète ça en boucle. Et de toute façon, c'est pas moi qui vais pouvoir le déplacer, il mesure au moins deux mètres.

— Rico, va voir ce qu'il veut.

— OK.

Puis, en aparté à l'agent tout en regagnant la sortie.

— Deux mètres tu dis ?

Rico referme la porte derrière lui.

Le téléphone sonne.

— Oui, docteur, c'est moi. Il a repris conscience ?

— *Non, non... Mais nous avons un problème. Nous ne savons pas comment gérer ça.*

— C'est-à-dire ?

— *Sa femme est là, et en pleine crise d'hystérie parce que nous lui refusons l'accès à la chambre de son mari. Vous comprenez, commissaire, on ne peut laisser entrer personne pour le moment...*

Haroun se masse la nuque. Il est exténué.

— J'arrive docteur. Je serai là dans dix minutes.

Rico entre en trombes.

— Patron ! Le mec là-dehors, il veut baver sur Le Régent.

— Qui ça ?

— Il ne veut pas m'en dire plus.

— Alors qu'il retourne à la fac prendre des cours d'Histoire sur son Régent.

Le commissaire se lève, décroche sa veste du dossier de sa chaise et l'enfile tout en marchant.

— Je dois filer, Mme Dewick fait des siennes à l'hôpital.

— Patron ! insiste Rico.

— Tu t'en occupes ! Je te dis que...

Soudain il se fige. Le nom vient de faire tilt dans sa tête.

Le Régent.

Les initiales. L.R.



Voiture du commissaire

— Ralentis, j'ai pas envie de finir dans un platane.

Gyrophare sur le toit, la voiture du commissaire fonce vers l'hôpital. Au volant, Rico ; à côté de lui, Haroun ; et derrière, occupant presque toute la banquette, le Colosse.

Haroun le questionne, à demi retourné sur son siège.

— Nous reprendrons votre déposition au commissariat, dans les règles. Pour l'instant, je vais seulement vous poser des questions de routine, dites-nous un peu qui vous êtes ?

— Pablo Ramirez. Né le 14 septembre 1975. Nationalité française. Marié. Une petite fille de sept ans. Domicile : 5, rue de la Rocaille.

Haroun hoche la tête en notant sur son calepin les renseignements. Il jette un coup d'œil à Rico qui fait oui de la tête. Cela ne leur a pas échappé. La façon de décliner son identité est à n'en pas douter celle d'un repris de justice.

Haroun décide d'être direct.

— Avez-vous un casier, M. Ramirez ?

— J'ai passé quatre ans derrière les barreaux.

Haroun se racle la gorge.

— Je suis en liberté conditionnelle et je ne veux pas replonger.

— On t'écoute.

Pablo baisse la tête. Il n'a jamais dénoncé qui que ce soit auparavant, il a un peu honte, mais sa décision est prise. Il ne veut pas que sa femme et sa fille passent leur vie à se cacher. Il sait qu'il risque gros si cela se sait dans le milieu, mais il doit protéger sa famille.

En moins de cinq minutes, Pablo dresse le portrait du Régent. Du trafic de voitures de luxe à celui de la drogue, et à sa mainmise sur les jeunes des cités.

— Vous avez des preuves de ce que vous avancez ?

— Oui.

Affaire bouclée en un temps record, pense Rico.

Trop beau pour être vrai, songe Haroun.

Mais il faut bien se rendre à l'évidence, tout concorde : les initiales L.R. gravées sur le corps de Charles Dewick, le trafic de voitures, Charles Dewick importe et exporte des voitures de luxe... Le lien est évident.

Rico arrête la voiture devant l'hôpital.

— Attendez-moi là. J'espère ne pas en avoir pour très longtemps, fait le commissaire avant de claquer la portière.

Rico toussote. Il n'est pas très rassuré de sentir cette montagne de muscles derrière lui. Il lui jette des regards furtifs dans le rétroviseur.

— Vous n'avez rien à craindre, dit Pablo. Je ne suis pas venu ici pour vous faire du mal.

La neige tombe doucement. Recouvre les pas. Atténue les sons. Masque les blessures. Cocon blanc.

Pablo regarde au loin. Triste.

Colosse aux pieds d'argile.

Appartement de Mourad

— Ouh là là, t'es riche !

Mina vient de surprendre Mourad en train de compter son argent. Il ne l'a pas entendue arriver.

— Mais c'est pas vrai ! T'es pire qu'une sangsue !

Mina se rapproche de son frère et veut prendre un billet.

— Touche pas !

Il se dépêche de ranger l'argent dans sa boîte en fer, sous son matelas.

— T'as gagné le tiercé ?

— C'est pas tes affaires, et pas un mot, Mina. Tas compris ?

— D'accord, sauf que tu dois faire quelque chose...

Mourad soupire.

— Non ! Pas de chantage.

— Méméééé ! Méméééééé ! hurle Mina.

Mourad bondit et lui plaque une main sur la bouche.

Trop tard. Mémé est là.

— Mourad ! Qu'est-ce que tu fais ? Lâche ta sœur. Elle est petite et toute fragile, mesquina.

— Elle fouille dans mes affaires !

— Féée pas frai, tente d'articuler Mina.

— Mourad, j'te tape, attention, fait mémé en enlevant une savate.

— Ça va, c'est bon.

Mourad retire sa main. Mina se réfugie aussitôt dans le tablier de mémé.

— Tias pas honte ! Traiter comme ça ta sœur ! Si ton père y sait ça. Allez viens ma chérie, on va regarder les lettres et les chiffres.

Si, Mourad a honte. Il l'adore, sa petite Mina.

— Attends, Mina, viens voir.

Mina se retourne, hésite.

— Attention, j'ai dit, Mourad, pas de violence, menace mémé.

— Quelle violence ? Pas du tout. Viens Mina, allez grouille !

Mina avance à petits pas vers son frère. Mémé va s'installer dans son fauteuil dans la salle à manger en traînant la savate. Mémé est toujours en savates, même quand elle descend chercher le pain. Elle dit que c'est à cause du chauffage au sol qu'elle a les jambes toutes gonflées et ne peut plus mettre de chaussures.

— Tu veux combien ? demande Mourad à sa sœur.

— Combien de quoi ?

— D'argent.

— C'est pas ça que je voulais, répond Mina en haussant les épaules.

— Alors quoi ?

Mina entortille autour d'un doigt une mèche de cheveux noire et bouclée.

— Allez, dis !

— Je voulais que tu fasses encore le magicien. Juste pour moi. Pas avec tous les autres. Juste pour moi.

Mourad regarde sa petite sœur, stupéfait. Il a la gorge serrée. Oui, il va devenir un grand magicien, il va travailler dur pour y arriver, il va s'entraîner tous les jours, et toute sa famille sera fière de lui.

Il prend Mina par les bras et la fait tournoyer en riant. Elle adore ça.

Bing. Les pieds de la petite accrochent au passage le vase posé sur le meuble de l'entrée.

Mémé revient.

— Assez la violence Mourad ! crie-t-elle, l'œil noir. C'est pas vrai, ça ! Et qui c'est qui va ramasser ?

Les enfants rient de bon cœur. Ils savent leur grand-mère inoffensive, elle ne ferait pas de mal à une mouche. Enfin si, peut-être à une mouche, elle ne les aime pas trop.

— C'est pas de la violence mémé. C'est de la rigolade.

— Tourne-moi en bourrique toi maintenant avec ta rigolade...

Et elle s'en retourne dans son fauteuil en marmonnant :

— De la rigolade, pff.

Chambre 113

Les portes de l'ascenseur ne se sont pas encore ouvertes que le commissaire Haroun entend déjà les vociférations de Mme Dewick.

— C'est inadmissible ! C'est mon mari ! J'exige de le voir, vous m'entendez ?

Un homme de la sécurité la retient, non sans mal, par le bras. Le professeur Simon se tient à l'écart.

— Laissez-moi tranquille !

— Lâchez-la, dit le commissaire.

— Mais...

— Je m'en occupe.

Mme Dewick est décoiffée. Une rage folle se lit sur son visage. Une rage démesurée, incompréhensible compte tenu de la situation.

— Enfin quelqu'un qui me comprend ! Je vous remercie commissaire.

Et elle s'approche de la porte de la chambre.

— Mme Dewick, s'il vous plaît. Venez avec moi, il faut que nous parlions.

— Pas avant d'avoir vu mon mari. Si ça se trouve, ce n'est pas lui. Ce n'est pas possible. Il ne devrait pas être là !

— Professeur, pourrions-nous occuper votre bureau un instant ? demande Haroun.

— Bien sûr, suivez-moi commissaire.

— Vous êtes sourd ? Je ne bouge pas d'ici, hurle Rebecca.

Épuisé par une nuit blanche, encore sous le coup des révélations du Colosse, le ventre vide, le commissaire est à bout de patience. De son bras droit, il enserre la taille de Rebecca et

hop, il la fait décoller du sol. Elle hurle de plus belle et bat des pieds, tandis que le professeur trotte devant eux jusqu'à son bureau. Il ouvre la porte. Au passage, discrètement, le commissaire lui demande d'apporter deux thés chauds avec un calmant dans celui de Rebecca.

— Sans son autorisation, je ne peux pas... proteste le professeur.

Rebecca donne un violent coup de pied dans le mollet du commissaire, qui grimace.

— Vous avez la mienne. Faites ce que je vous dis, ordonne Haroun.

Et il la flanque sans ménagement dans le grand fauteuil en cuir du professeur.

— Si vous bougez ne serait-ce que le petit doigt, je vous assomme. C'est clair ?

L'œil mauvais du commissaire a soudain raison de la colère de Mme Dewick. Par provocation, elle fait mine de se relever. Haroun la repousse dans le fauteuil.

Bafouée dans son honneur, Rebecca pointe le menton vers lui.

— Vous rendez-vous compte de la façon dont vous me traitez ? Vous rendez-vous compte, monsieur le commissaire, des conséquences que cela aura pour vous quand j'aurai appelé mon avocat, lâche-t-elle avec un air de défi dans le regard.

La porte s'ouvre. Une infirmière, un peu craintive, dépose les tasses de thé sur le bureau et glisse à l'oreille du commissaire de ne pas boire celui à la cuillère manquante.

— Sucre ou sans sucre ? propose le commissaire.

Rebecca s'apprête à l'envoyer paître, quand une pensée semble traverser son esprit.

— Sans sucre, merci, répond-elle d'une voix si douce que l'on pourrait croire que ce n'est pas la même femme qui se tient assise là.

Le commissaire lui tend la tasse, un peu méfiant. Va-t-elle lui lancer le liquide brûlant à la figure et en profiter pour s'enfuir ? Il reste sur ses gardes et ne la quitte pas une seconde des yeux. Mais non. Mme Dewick boit lentement son thé,

sagement, à petites gorgées. Haroun rapproche une chaise et s'assoit face à elle.

— Je suis vraiment désolé de vous avoir secouée de cette façon, Mme Dewick, mais votre mari est entre la vie et la mort. Il est notre seul espoir de retrouver ceux qui lui ont fait ça. Il ne doit subir aucun choc. S'il meurt, nous ne remettrons jamais la main sur les coupables, vous comprenez ? Nous n'avons aucune piste.

Haroun ne lui dit pas toute la vérité. Le Régent est une piste sérieuse, mais il ne lui dévoile pourtant pas.

— J'ai... j'ai si peur commissaire. Et je me suis dit qu'il s'agissait peut-être d'une erreur...

— Nous avons vérifié, c'est sa voiture, et c'est bien votre époux.

— Alors, que dois-je faire ? Je... je...

Le calmant commence à faire son effet. Haroun s'empare de sa tasse et la dépose sur le bureau, puis il l'aide à se relever et l'entraîne vers le grand canapé de l'autre côté de la pièce. Elle s'y allonge sans rechigner.

— Voilà, c'est bien. Reposez-vous un instant. Vous avez eu beaucoup d'émotions ces derniers temps.

— Oui... Mais rien ne va comme... je l'avais pré...

Rebecca s'est endormie. Le commissaire sort de la pièce et referme la porte tout doucement derrière lui. Le professeur l'attend.

— Combien de temps le calmant fait-il effet ?

Le professeur enfonce les mains dans les poches de sa blouse blanche, comme s'il venait d'être pris en faute.

— Un bon moment. J'ai mis la dose. Mais elle faisait une telle crise d'hystérie que...

— J'en assume toute la responsabilité, professeur, le rassure aussitôt Haroun. Vous n'aurez rien à vous reprocher. Bon, il faut que j'y aille.

— Mais, à son réveil...

— Aucun souci. Elle rentrera bien sagement chez elle, croyez-moi.

Le professeur Simon écarquille les yeux. Il trouve le commissaire bien sûr de lui. Mais pour l'heure, une seule chose compte : l'état de son patient.

Haroun tourne les talons et sort aussitôt son téléphone de la poche intérieure de sa veste en se dirigeant vers l'ascenseur.

— Haroun à l'appareil. Je veux tout de suite deux agents à l'hôpital pour Dewick. Devant la porte de sa chambre. Jour et nuit.

Appartement de Ben et Bruno

Suzanne entre la première, dépose les clefs sur le petit meuble à l'entrée et enlève son manteau. C'est le cliquetis qui fait bondir Bruno du canapé, laissant Juliette en plan.

— Maman ! Déjà ?

— Comment ça, déjà ? Il est 7 heures. Tu vas mieux toi ? Tu as pu dormir un peu ?

Et elle tend la main pour lui toucher le front. Il se dégage gentiment en jetant un regard derrière lui.

— Mieux, beaucoup mieux. Dis maman, je voudrais te...

La porte s'ouvre à nouveau, c'est Ben. Les choses se compliquent un peu pour Bruno.

Le regard des frères se croise.

— Bonsoir !

Bruno baisse la tête, Ben serre les mâchoires et des points d'interrogation se dessinent dans les yeux de Suzanne.

— Euh... Maman, c'est...

— Juliette, j'imagine, poursuit Suzanne. Mais ne restons pas dans l'entrée.

Tout le monde va dans la salle à manger. L'ambiance est quelque peu tendue.

— Comment va Mme Baringer ? demande Bruno, histoire de dire quelque chose.

— L'opération s'est bien passée, je suis soulagée, mais je n'ai pas pu la voir. J'y retournerai demain.

Puis elle se tourne vers Juliette avec un grand sourire.

— Je manque à tous mes devoirs. Voulez-vous un jus de fruit, un Coca ?

Juliette regarde Bruno. Doit-elle rester, partir ?

— Il est tard, maman. Bruno va raccompagner Juliette, intervient Ben en foudroyant son frère du regard.

— En fait, un thé me ferait très plaisir, répond Juliette. J'ai envie d'une boisson chaude.

Le duel est lancé.

— C'est parti ! fait Suzanne en allant à la cuisine. Moi aussi, j'ai envie d'un thé, ajoute-t-elle presque joyeuse.

Cette jeune fille lui remet du baume au cœur. Les garçons ne lui ont jamais présenté leurs petites amies. Et Juliette, elle ne sait pas encore pourquoi, mais elle l'aime bien. Et puis elle apprécie une autre présence féminine dans la maison.

Voilà donc la raison pour laquelle son fils était si pressé de rentrer, pense-t-elle.

Pas seulement...

— Qu'est-ce qu'elle fait ici ? murmure Ben les lèvres serrées.

— Elle est là parce que je lui ai demandé de venir ! rétorque Bruno.

— Tu joues à quoi ? Y a pas une heure, elle était du côté des flics ! s'énerve Ben.

— Et je le serai toujours, précise Juliette d'une voix très calme mais avec un air de défi. Mon père est le commissaire chargé de l'enquête.

Ben en reste comme deux ronds de flan.

Les mots ne lui viennent plus.

— Vous ne le connaissez pas. Il ne lâche jamais. Il vous retrouvera. Allez lui parler pendant qu'il est encore temps.

Ben éclate de rire.

— Non mais tu l'entends ? Où tu l'as pêchée, cette meuf ?

— Tu ne parles pas d'elle comme ça !

Bruno est venu se placer entre son frère et Juliette.

— Oh, le preux chevalier que voilà... se moque Ben. Non mais tu te rends compte dans quel guêpier tu t'es fourré ?

— C'est toi qui nous as foutus dedans ! N'oublie pas ça, frère !

Juliette repasse devant Bruno et s'approche de Ben.

— Écoute, Bruno m'a tout raconté. Vous n'avez rien fait de très grave. Le type à l'hôpital risque de ne pas s'en sortir. S'il

meurt, vous aurez ça sur la conscience toute votre vie. C'est ça que tu veux ?

Ben n'a plus de réparties à offrir. Il sait qu'elle a raison, mais il ne peut se résoudre à l'admettre. Sans un mot, les épaules tombantes, il traverse la pièce et va s'enfermer dans sa chambre.

Juliette se tourne vers Bruno. Un air grave qu'il ne lui connaît pas assombrit son visage.

— Bruno, je tiens à toi. Je ne veux pas te perdre moi non plus. On vient juste de se rencontrer et je n'ai pas envie d'en rester là...

— Mais...

— Oui, il y a un « mais »... J'espère que vous prendrez la bonne décision. Réfléchissez bien, Bruno. Parle à ton frère. Dans le cas contraire, sois rassuré, je ne vous dénoncerai pas, mais nous ne nous verrons plus. Je ne peux pas faire ça à mon père. Tu comprends ?

— Oui. Et toi, tu dois comprendre que jamais je ne trahirai mon frère. Ce serait un choix terrible pour moi.

Un long silence.

Les amoureux se regardent intensément. Peut-être pour la dernière fois.

— Et puis...

Juliette hésite, recule de quelques pas.

— Ta mère vous aime. Tu me l'as dit toi-même, elle a toujours tout fait pour vous. C'est une femme admirable. Il faut tout lui dire. Elle doit savoir.

— Je devrais savoir quoi ?

Suzanne vient d'entrer dans la salle à manger en tenant un plateau sur lequel reposent deux tasses de thé, un chocolat chaud et un Coca.

Son sourire ne l'a pas quittée.

Commissariat

— Patron, c'est pas un peu risqué de l'avoir laissé partir ce type ?

— Aucun risque, répond Haroun.

— Et s'il nous file entre les doigts ?

— Il a une femme et une petite fille, Rico. S'il est venu me trouver, c'est pour elles, pour les protéger. Il nous a tout balancé. Il n'a aucun intérêt à faire le mariole, répond le commissaire. Il va se pointer sur le quai comme prévu pour aller chercher la came. Il sera surveillé de très près, j'ai mis le paquet, crois-moi. Il faut juste que Le Régent morde à l'hameçon, et ça, c'est pas gagné. Il ne doit pas éveiller ses soupçons, sinon, c'est lui qui nous filera entre les doigts.

Rico va se servir un café.

— Il y a quand même une chose que j'ai du mal à comprendre.

— Quoi ? fait le commissaire en levant les yeux de son bloc-notes.

— Pourquoi on fait surveiller Mme Dewick ?

— Écoute Rico, on n'a pas eu trop le temps de discuter avec tout ce qui nous est tombé dessus aujourd'hui, mais j'ai des soupçons.

— Quels soupçons ? Pourquoi ?

Haroun se gratte la tête. Ses doutes ne reposent pas sur grand-chose.

Une intuition.

Il consulte ses notes rapidement.

— À l'hôpital, elle a dit une chose étrange...

— D'après ce que l'on m'a rapporté, elle était hystérique et elle n'a fait que ça, dire des choses étranges...

— Non, non, écoute, voilà, j'ai trouvé. Elle a dit, en parlant de son mari : « Il ne devrait pas être là. »

— Et c'est à cause de ce bout de phrase que vous mettez deux gars en planque devant chez elle et deux autres devant la chambre de Dewick ?

— Entre autres. Elle ment depuis le début, Rico. Et je veux savoir pourquoi.

Rico réfléchit. Il connaît son patron, depuis longtemps maintenant ; c'est lui qui lui a appris le métier. Il sait que son instinct le trompe rarement. Aussi décide-t-il d'aller dans son sens en lui donnant toutes les informations qu'il a pu récolter en enquêtant sur Rebecca Rinaldi-Dewick et qu'il ne jugeait pas importantes sur le moment.

— Vous saviez que son père est en maison de repos dans la région ?

— Non, je pensais qu'il résidait toujours à Naples.

— Sa fille l'a fait venir il y a deux ans pour être près de lui. Il est assez mal en point.

— Tiens, tiens...

Haroun réfléchit un instant. Soudain, Rico pâlit en relisant ses notes.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? s'inquiète le commissaire. Rentre chez toi, va dormir une heure ou deux, on a eu une longue journée. Je t'appelle dès qu'il y a du nouveau.

— Non, non, ça va, c'est pas ça.

— Alors quoi ?

— Le père de Mme Dewick...

— Avance Rico, s'il te plaît, s'impatiente le commissaire.

— Il s'appelle Leonardo Rinaldi.

Le commissaire reste figé.

L.R

— Et j'y pense, poursuit Rico dans sa lancée, la secrétaire de Dewick, c'est quoi son nom déjà ?

— Liliane, répond le commissaire, Liliane Reynaud. L.R.

— Plus Le Régent... L.R.

— Ces trois personnes ont toutes de bonnes raisons de voir disparaître Charles Dewick, pense tout haut Haroun. Soit par jalousie, c'est le cas de Liliane Reynaud, elle aime Dewick depuis toujours, ça se voit comme le nez au milieu de la figure, mais il a épousé Rebecca. Peut-être a-t-elle eu envie de se venger...

— Pourquoi maintenant ? Pourquoi avoir attendu si longtemps ? Non, je n'y crois pas. Par contre, pour Le Régent, continue Rico, c'est une évidence. Il trafique et revend des bagnoles de luxe. D'une manière ou d'une autre, Dewick a dû se rendre compte de la magouille, et il a décidé de le supprimer parce qu'il devenait très très gênant.

— Hum...

Haroun n'est toujours pas convaincu, malgré le témoignage du Colosse et les déductions de Rico.

— En revanche, pour Leonardo Rinaldi, je ne vois pas... Il a vendu ses concessions, c'est tout. Pourquoi se venger ?

— J'irai rendre une petite visite à ce monsieur demain matin, nous en aurons le cœur net.

Rico rassemble les dossiers et les notes.

Le commissaire décroche son téléphone et commande sandwiches et boissons. La nuit va être longue.



Cité des Fleurs

— Hé ! Mourad ! Mourad ! Mouraaaad !

Mourad ouvre la fenêtre. Twist est en bas.

— Ça va pas de crier comme ça ! On dirait une hyène. Monte.

— Quatre étages, t'es ouf ! Descends, j'ai la thune.

— J'arrive.

— Grouille, ça caille.

En attendant Mourad, Twist remet ses écouteurs sur les oreilles et se dandine au rythme de la musique. Les gens rentrent du travail. Ils ne le remarquent pas. Fatigués, transis, ils ont hâte de regagner leur foyer.

Plaf ! Une boule de neige sale vient s'écraser sur la nuque de Twist.

Il se retourne, énervé.

— Si je te chope, fils de... Tiens, salut Sophie.

Twist retire ses écouteurs et sourit de toutes ses dents à la jeune fille.

— Ça va ou quoi ?

— Ouais ça va et toi ?

— Ça va. Et sinon ?

— Ben rien.

Mourad arrive en courant.

— Bon, je vous laisse, fait Sophie.

— Attends un peu, fait Twist, on discute de choses et d'autres. Alors, le boulot, ça roule ?

— Au revoir Sophie, enchaîne Mourad avant que la jeune fille n'ait eu le temps de répondre, pressé de la voir partir.

— Salut.

Twist la regarde s'en aller, déçu.

— C'est malpoli ce que t'as fait là.
— Ben quoi, j'ai dit au revoir.
— Ouais, c'est ça, tu lui aurais dit « casse-toi la pouffe », c'était pareil.

— On va pas en faire un dessous de plat, c'est bon, tu la verras demain.

— Tu te rends pas compte, c'est d'la balle cette fille. J'la calcule depuis deux semaines. Pour une fois qu'y en a une qui s'intéresse à moi.

— OK, ça va. J'ai compris. J'irai m'excuser et je lui dirai que tu la kiffes. Bon, qu'est-ce t'as foutu, je t'ai attendu toute l'aprèm ?

— M'ont fait faire des heures sup, les chacals. Les camions avaient du retard. On a déchargé comme des oufs. J'ai pas pu passer chez l'écureuil plus tôt. J'suis arrivé en courant juste avant la fermeture. Ils ont pris peur ma parole, avec ma capuche sur la tête, ils ont cru que j'allais les braquer. Ils ont appelé la sécurité. Quelle bande de nazes ! Un gros balèze s'est pointé, dans un costard trop petit pour lui, mais j'avais pas envie de rigoler. J'étais pas à l'aise dans mes Nike, mon pote. Il m'a palpé comme un keuf, le mytho. Ils ont regardé mes papiers à la loupe presque. Et quand j'ai demandé la thune, la femme derrière le comptoir elle a pincé la bouche comme une limace. On aurait dit que ça sortait de son porte-monnaie.

— Bon, alors... fait Mourad, impatient.

Twist regarde à droite, à gauche, plonge sa main dans la poche de son jean et en retire une grosse enveloppe en papier kraft.

— Tiens, planque ça. M'ont tout filé en billets de 10 et 20, les blaireaux.

Mourad regarde son ami. Il n'en revient pas. Twist vient de lui donner la moitié de ses économies. L'argent que sa mère lui envoie chaque mois. Parce qu'il croit en lui. Parce qu'il a envie de s'en sortir. Mourad ne le décevra pas. Il a maintenant une responsabilité envers son ami. Envers lui-même.

— J'irai demain matin à la boutique. Dès l'ouverture !, annonce-t-il enthousiaste. Et je m'entraîne tout de suite après.

Tu vas voir Aziz, ma parole, je vais préparer un spectacle génial. Mieux qu'à la télé.

— Ben j'espère mec. Bon, j'y vais, mon reup m'attend. Et gaffe à la thune !

— T'inquiète.

Appartement de Ben et Bruno

— Que devrais-je savoir ? demande à nouveau Suzanne en regardant tour à tour Juliette et Bruno.

Elle ne peut imaginer un seul instant ce que s'apprête à lui révéler son fils. A-t-il fait une bêtise avec cette jeune fille... Est-elle enceinte... Mon Dieu, si jeunes... sans travail... comment vont-ils faire ?

Juliette se détourne, ce n'est pas à elle de répondre. Bruno se lance.

— On a fait une grosse connerie, maman.

Les mains de Suzanne tremblent un peu. On se débrouillera, pense-t-elle aussitôt. On s'est toujours débrouillés, il y a forcément une solution. Elle ira voir les parents de Juliette pour en parler. Ensemble, ils réfléchiront calmement. Le tout est de ne pas s'affoler.

Rien de tout cela.

Bruno avale difficilement sa salive. Il a du mal à regarder sa mère en face. Il enfonce les mains dans ses poches. Si seulement il pouvait se réveiller, sortir de ce cauchemar. Épargner à sa mère ce qui va suivre.

Et puis il lui raconte tout. Toujours sans la regarder ni reprendre sa respiration. Le vol, la nuit, l'homme dans le coffre, la peur, la police, l'hôpital, le froid. Haroun.

Suzanne lâche le plateau.

Fracas.

Le voisin tape au mur.

Ben sort de sa chambre et se précipite vers sa mère.

La gifle part. Rapide, violente. Une marque rouge apparaît aussitôt sur le visage de Ben. Il porte une main à sa joue. Les larmes coulent lentement.

Bruno fait un pas en avant. Sans un mot sa mère lève une main pour lui signifier de ne pas s'approcher davantage.

— Maman, Ben n'est pas responsable de tout, tente Bruno, moi aussi...

— Tais-toi.

Il n'y a ni colère, ni emportement dans la voix de Suzanne. C'est bien pire, c'est une voix blanche, sans intonation particulière. Qui ne laisse rien entrevoir de ce qu'elle pense, de ce qu'elle va dire ou faire.

Après quelques secondes d'un silence qui semble durer des heures, elle se baisse, ramasse un à un les morceaux de tasses brisées sur le sol. Juliette s'accroupit et l'aide à réunir les débris de verre sur le plateau. Leurs regards se croisent. Juliette ne baisse pas les yeux. Elles se lisent.

— Appelez votre père, s'il vous plaît, Juliette.

La jeune fille se mord la lèvre. Se relève lentement et va chercher son sac. Les garçons ne bronchent pas.

Première sonnerie. Deuxième sonnerie.

— Papa ?

— *J'allais t'appeler. Ne m'attendez pas pour dîner. Dis à ta grand-mère que je passerai demain dans la journée, je ne sais pas quand encore. J'ai beaucoup de travail et...*

— Papa ! le coupe Juliette. Il faut que je te parle.

— *Je sais, je sais Juliette. Je t'avais promis de me rendre disponible quand tu viendrais, mais je suis vraiment sur une affaire importante. Ne m'en veux pas, ma chérie. Je suis désolé. Je ne peux pas m'absenter maintenant, je dois vraiment te laisser...*

— C'est au sujet de cette affaire, justement.

— *Qu'est-ce que tu racontes ?*

— Il faut que tu viennes.

— *Quoi ? Je n'ai pas le temps, Juliette.*

— Je suis avec ceux qui ont... volé la voiture retrouvée dans le parking.

Bruit de chaise qui racle le sol à l'autre bout du fil. Agitation.

— *Ils t'ont fait du mal ? Tu vas bien ? Que veulent-ils ? Où es-tu ?*

Haroun est affolé. Il a peur. Tout mais pas sa fille.

— Ça va papa. Ne t'inquiète pas. Viens, c'est tout.

— J'arrive ! Ne bouge pas ! Je... je...

— Calme-toi, papa, tout va bien.

Non, pas tout.

Sur les quais

La brume se répand en nappes blanches. Les fantômes veillent. Le cliquetis de leurs chaînes résonne. Tandis que le vent épuise la mer, masse noire, liquide, dans la nuit les vaisseaux se dressent. Sentinelles aux yeux fermés.

Le Colosse roule lentement. Il cherche le container n° 328. Malgré le froid, la sueur coule sur son front. Il baisse la vitre de la camionnette. Il entend la mer. Il la devine. Les cubes géants s'alignent et s'entassent tels des Legos.

Il arrête la voiture, coupe le contact. Il reste un moment à l'intérieur. Il pense à sa femme, qui tremble à l'idée d'être à nouveau séparée de lui, ou pire, qu'il ne revienne jamais... Des images de Lise, sa petite fille, le font sourire, un peu. Il voit ses grands yeux noirs, toujours étonnés et curieux.

Enfin, il prend une grande respiration et sort de la voiture. Le vent glacial le fait frissonner, il remonte le col de son manteau et fait quelques mètres. Le container est là. Il l'ouvre en composant le code remis par Le Régent. Il se dit que cet homme est le mal incarné. Qu'il lui a fait perdre quatre ans de sa vie. Qu'il abreuve les jeunes des cités de drogues. En leur vendant des rêves sans espoir.

Non, il ne veut plus participer à ça.

Il ouvre les deux portes arrière de la camionnette et y entasse les cartons marqués d'une croix. Une fois sa tâche achevée, il soulève le capot, s'empare d'un tournevis et se penche sur le moteur.

Terminé.

Il retourne dans la camionnette, sort son téléphone portable et compose le numéro du Régent.

À la troisième sonnerie, Victor décroche.

— *Oh ! Non, monsieur, je ne dois déranger monsieur sous aucun prétexte...*

— Presse-toi et ne discute pas.

Bruit de pas. Victor se hâte. Tend le téléphone au Régent qui grimace.

— *Oui, quoi ?*

— C'est moi.

— *Interdiction formelle de m'appeler chez...*

— Je suis coincé, le coupe le Colosse.

— *Quoi, comment ça coincé ? Par les flics ?*

— Non. J'ai chargé toute la marchandise, mais la bagnole ne démarre plus et dans une demi-heure les gars vont commencer leur ronde.

— *C'est pas vrai ! Trouve une solution ! Vite ! C'est un ordre !*

— Il n'y en a pas.

— *Merde !*

Bruit de verre cassé. Un pichet lancé contre le mur ? Une tasse de la si précieuse porcelaine marquée des initiales L.R. ?

— *Je t'envoie Victor. Tu charges dans ma voiture et tu files au Bunker.*

Le Colosse se contracte. Il n'avait pas prévu ça. Il entend à l'autre bout du fil.

— *C'est impossible, monsieur.*

— *Comment oses-tu ?*

— *Je ne sais pas conduire, monsieur.*

— *Quoi ? Mais c'est impensable !! Tout le monde sait conduire !* hurle Le Régent, hors de lui.

— *Et je ne sais pas nager non plus,* ajoute Victor.

— *Je m'en tape de savoir si tu nages comme une pierre,* s'énerve Le Régent.

Bing ! Une autre tasse en porcelaine ?

— *Des incompetents ! Des nullités ! Des moins que rien ! Voilà ceux qui m'entourent.*

Un long silence suit. Le Colosse sent son cœur battre plus vite. Tout va dépendre maintenant de la décision du Régent.

Rien.

Le Colosse va s'asseoir dans la voiture pour se protéger des rafales de vent. Il tremble un peu. Sans doute le froid. Ou la peur.

— L'heure tourne, dit-il pour mettre un peu plus la pression sur Le Régent.

— *J'arrive.*

Le Colosse soupire et ferme les yeux.

Le plus dur est à venir.

Appartement de Ben et Bruno

La sonnerie leur fait faire un bond.

Juliette va ouvrir.

Haroun la serre dans ses bras. Son joyau, l'être le plus précieux à ses yeux. Juliette se dégage doucement. Aussitôt, Haroun porte la main à son côté, celui où son arme repose dans son étui qu'il a pris soin de dégrafer avant de monter.

— Non, papa. Ce n'est pas la peine.

Haroun regarde sa fille. Il n'y comprend rien. Elle le fait entrer dans la salle à manger. Là, sagement assis sur le canapé, les garçons et Suzanne attendent.

Haroun avait imaginé une scène bien pire. Des types forçant sa fille à l'appeler pour lui tendre un piège. Des malfrats sans pitié... Mais non. Il y a juste là, devant lui, une mère aux yeux rougis et deux adolescents qui n'osent même pas le regarder.

Haroun se détend un peu.

— Qui parle en premier ? lance-t-il.

Ben renifle, Bruno s'enfonce un peu plus dans le canapé, Suzanne se lève.

— Merci d'être venu, monsieur.

Haroun sourit malgré lui. Il ne sait que penser de cette situation et a l'impression qu'il s'agit d'une visite de courtoisie. Suzanne le fixe. Il remarque la tache dorée dans ses pupilles, la fossette sur sa joue gauche...

— Mes fils ont commis une terrible chose.

Haroun redescend sur terre.

— Ils... ils... ont volé la voiture dans laquelle on a retrouvé cet homme... Les journalistes disent qu'il va mourir...

— Attendez, attendez. Reprenons depuis le début, et cette fois, j'aimerais entendre les deux principaux intéressés, fait-il en fixant les garçons.

Ben lève la tête.

— C'est moi qui ai eu l'idée. Bruno n'y est pour rien. Il n'a fait que suivre.

Bruno tente d'intervenir mais son frère le fait taire d'un regard.

— Dans la cité, vous savez comment c'est. On vit comme ci, comme ça, beaucoup de débrouille. Et puis Ivan...

— Qui est Ivan ? l'interrompt le commissaire en prenant des notes.

— Un des caïds du coin. Il est en taule pour le moment. Bon débarras. Bref, il nous dit qu'un gros bonnet cherche des voitures de luxe à refourguer à l'étranger.

— Qui est ce gros bonnet ?

— Si vous me coupez toutes les deux minutes, je vais plus savoir où j'en suis, râle Ben.

— C'est bon, c'est bon, continue.

— Il y avait pas mal d'argent à se faire. Et nous... enfin, comme tout le monde ici, on a besoin d'argent, vous comprenez. Ma mère... ma mère elle se tue à faire des ménages et nous on supportait plus de la voir comme ça, tous les jours...

Suzanne réprime un sanglot. Haroun se racle la gorge. Bruno ne dit rien.

— Alors on a dit d'accord. Et on a cherché comme des fous. C'est qu'on n'avait pas beaucoup de temps. Le gros bonnet nous avait menacés. Soit on lui trouvait sa bagnole, soit...

Il jette un regard à sa mère. Comment aurait-elle pu imaginer tout cela ?

— Où avez-vous déniché cette voiture ? demande le commissaire.

— Sur un terrain vague à la sortie de la ville. Une Jague toute neuve ! Noire. Une merveille ! On n'a rien fait d'autre. Je vous le jure. On savait même pas qu'il y avait un type dans le coffre.

— Et quand vous vous en êtes aperçus, qu'avez-vous fait ?

— Je voulais emmener le mec aux urgences, laisser la bagnole là-bas et filer. Mais il y avait plein de flics... enfin, de

policiers je veux dire, ce matin à l'hôpital. J'ai paniqué et je l'ai mise au parking du centre commercial.

— Est-ce vous qui avez recouvert l'homme dans le coffre d'un blouson.

— Oui. Il... Il avait l'air vraiment mal en point et tout gelé, je ne savais pas comment l'aider. La suite, vous la connaissez, conclut Ben.

— Approuvez-vous tout ce que vient de déclarer votre frère ? demande le commissaire à Bruno.

— Oui, monsieur. Je voudrais juste ajouter que même si mon frère dit « je » en parlant de tout ça, nous étions tous les deux là-bas. J'ai participé à tout.

Bruno croise le regard de Juliette. Un regard perdu. Éperdu d'amour.

Haroun surprend ce moment. Il vient de comprendre l'implication de sa fille dans cette histoire. Ce qui ne va pas lui faciliter la tâche.

— Madame, je vais devoir emmener vos fils au commissariat.

Suzanne porte la main à sa bouche. Ses fils se rapprochent d'elle. Elle les serre tous les deux contre elle.

— Allez chercher vos affaires.

— Papa, attend. S'il te plaît. Ils n'ont rien fait de très grave. Ils ne sont pas mêlés à cette affaire. Enfin, pas vraiment...

— Ils ont commis un délit en volant cette voiture, rétorque Haroun. Et sont impliqués dans une tentative d'enlèvement et d'assassinat. Tu ne trouves pas ça très grave ?

— Mais ils n'ont pas enlevé, ni torturé cet homme !

Juliette pose la main sur le bras de son père.

Suzanne, Ben et Bruno sont suspendus aux paroles de la jeune fille.

— Laisse-leur une chance, papa ! implore-t-elle encore.

Haroun attire sa fille un peu à l'écart.

— Tu te rends compte de ce que tu me demandes ? murmure-t-il. Je suis flic, Juliette. C'est illégal.

— C'est toi qui m'as appris que dans la vie on fait tous des erreurs. Et que si personne ne nous aide à les réparer, on continue à errer sans but, sans comprendre.

Haroun se tourne vers Suzanne et les garçons. Il se gratte la joue, où l'on devine une barbe naissante.

— Je veux le nom du gros bonnet, demande-t-il d'un ton sec à Ben.

Les jumeaux se regardent.

— De toute façon, on n'a plus rien à perdre, dit Bruno à son frère.

— On ne connaît pas son vrai nom, déclare Ben. Il se fait appeler Le Régent.

Le commissaire en a le souffle coupé. Encore lui. Son téléphone sonne.

— *Patron, il a mordu, il sera là dans quinze minutes.*

— J'arrive. Rico, il ne faut pas le louper cet enfoiré. Dans sa précipitation à rejoindre Rico, il en oublie presque les garçons et se dirige vers la porte.

— Papa...

Haroun se retourne.

Quatre visages crispés sont tendus vers lui. Il doit prendre une décision.

— Bon... Interdiction de sortir d'ici avant que je ne vous le dise. Et toi, Juliette, je ne veux pas te voir dans les rues si tard. Tu... tu...

— Elle peut rester avec nous. Je veillerai sur elle jusqu'à votre retour, dit Suzanne.

Haroun est à nouveau capté par les yeux de Suzanne. Il bafouille.

— Très bien... bon... J'y vais.

Suzanne le raccompagne jusqu'à la porte, sort sur le palier et le regarde descendre les escaliers. Il se retourne. Marque une pause. C'est étrange, elle a envie de lui dire « Faites attention à vous ». Mais elle s'empresse de rentrer et de refermer la porte.

Quelque part

— Allô.

— Qu'est-ce que vous avez foutu, nom de Dieu !

— On a fait ce que vous nous aviez demandé.

— Non ! Il est toujours en vie. Vous n'avez pas rempli votre contrat.

— C'est vous qui l'avez changé au dernier moment, notre contrat. Vous vouliez qu'il souffre, vous vous en souvenez ? Nous, on l'aurait liquidé vite fait, bien fait. À l'heure qu'il est, il serait à la morgue.

Silence.

— Vous allez terminer le boulot.

— Quoi ?

— Il est dans la chambre 113.

— Pas question.

— C'est un ordre !

— On n'est pas des kamikazes. L'hosto est truffé de flics. Il y a des journalistes partout.

— Vous n'aurez pas l'argent.

Silence.

— Vous n'êtes pas réglo. Un contrat est un contrat.

— Alors tuez-le !

— Niet. Et pour votre gouverne, sachez que nous récupérerons notre fric d'une manière ou d'une autre.

— Des menaces ?

— En quelque sorte.

— Vous ne me faites pas peur. Je n'ai peur de personne.

— Tant mieux pour vous, mais soyez sur vos gardes tout de même.

— Ah, ah, vous croyez m'impressionner, mais vous vous trompez sur toute la ligne. Et d'ailleurs, c'est moi qui vais vous impressionner tous autant que vous êtes.

— Ah oui, et comment ?

— Je finirai le travail.

— Vous n'êtes pas de taille.

— On parie ?

Clac. Bip bip bip.

Sur les quais

Sans chauffage dans la voiture, le Colosse sent ses mains et ses pieds s'engourdir. Le froid s'insinue partout. Il meurt d'envie d'appeler sa femme, de lui dire que tout va bien, qu'ils vont s'en sortir et mener une vie calme et heureuse...

Soudain la lumière blanche des phares dans la nuit. Le Colosse sort de la camionnette. Une énorme Land Rover se profile.

Le Colosse attend. Droit. La voiture s'arrête. Le coffre, actionné de l'intérieur, s'ouvre. La vitre avant se baisse de quelques centimètres.

— Dépêche-toi de charger.

Le Colosse transporte une à une les caisses. S'arrête un instant pour reprendre son souffle. S'essuie le front. Il essaie de gagner du temps.

— On ne va pas y passer la nuit ! Allez, allez, du nerf, s'énerve Le Régent.

Une fois son travail terminé, le Colosse va s'asseoir sur le siège passager.

— Pff, tu empestes la sueur, râle Le Régent en plissant le nez, ce qui lui donne un air de fouine. Et fais attention de ne pas tacher les sièges.

Le Colosse serre les dents. Il meurt d'envie de lui envoyer son poing dans la figure. De le faire taire une bonne fois pour toutes.

— Bon, quand nous arriverons au Bunker, je laisse la voiture là-bas, et j'en prends une autre pour rentrer chez moi. Toi, tu t'occupes du reste, tu planques la marchandise comme prévu et tu te débrouilles pour regagner ta maison. À pied.

— À pied ? Mais c'est à dix bornes au moins !
— Pas mon problème. Tu ne touches pas aux voitures. On doit les livrer demain. C'est bien compris ?

Le Colosse hoche la tête.

Le Régent met le contact.

Dans un bruit sec, les projecteurs lancent en même temps leurs faisceaux blancs. Éblouissant la nuit.

Police ! Ne bougez plus. Vous êtes cernés, hurle un haut-parleur.

Le Régent cligne des yeux.

— Qu'est-ce que...

Il se tourne aussitôt vers le Colosse qui n'a pas bronché.

— C'est toi ! rugit-il. C'est toi qui as balancé !

Sortez du véhicule les mains en l'air !

— Tu crois peut-être que tu vas t'en sortir comme ça, pauvre idiot. Tu te trompes. Tu vas crever ici comme un rat.

Et d'un mouvement vif, avant même que le Colosse ait eu le temps de faire un geste, il s'empare du revolver qu'il porte dans un étui à la cheville et le braque sur la tempe du Colosse.

Nous avons des hommes postés partout Sortez du véhicule !

Un rire démoniaque envahit l'espace.

Le coup part. Répété par l'écho.

La vitre explose.

Éclats de neige, flocons de verre.

Le Colosse bascule la tête en arrière. Sur son visage, de longues coulées rouges, comme des larmes de sang. Il se souvient alors d'une chanson que lui fredonnait sa mère.

*Dors petit garçon
Tes rêves t'emmèneront
Dans une nuit d'étoiles
Dors petit garçon
Tes rêves te montreront
Le chemin pavé d'or
Dors, dors, petit garçon*

Puis c'est la cavalcade. Ils arrivent de partout. Des hommes en noir avec des brassards marqués Police autour d'un bras.

Pistolets braqués devant eux. Des ordres sont donnés. Une ambulance, sirène hurlante, freine près de la voiture.

Haroun et Rico se précipitent. Le commissaire ouvre la portière.

— Merde ! crie-t-il en donnant un grand coup de pied dans la voiture.

Cité des Fleurs

Mourad a mis son réveil. Il veut être le premier à l'ouverture de la boutique. Il s'étire dans son lit, puis se lève encore tout ensommeillé. Dans la cuisine, sa grand-mère s'affaire déjà.

— Qu'est-ce qui t'arrive, tu as été piqué par un scorpion ?

— Vas-y mémé, tu peux me servir mon café au lait ?

Elle le regarde de biais.

— Pourquoi tu fais la grimace ?

— C'est les oignons, de bon matin, c'est pas terrible.

— Et comment ça arrive dans ton assiette à midi, si je fais pas le matin ?

— Oui, mémé, mais là, ça sent fort.

— Ça sent fort ! Et qui c'est qui me demande en se tortillant, mémé fais-moi la tchektchouka, mémé fais-moi les bricks à la viande hachée, ça fait longtemps que j'ai pas mangé la loubia... hein ? Et comment ça se fait tout ça ? Par l'opération du petit esprit ?

— Du saint.

— Quoi du saint, y a pas de saints chez nous.

— Ça va mémé, j'ai rien dit, t'as raison.

— Bon, j'aime mieux ça. Je te fais des tartines avec ton café au lait.

— Euh... J'ai pas faim, juste le café mémé, dit Mourad un peu écoeuré.

— Tiais pas fou ! Tu ne sors pas le ventre vide avec le froid qui fait !

— D'accord, d'accord, mais une, c'est tout.

Une fois son petit-déjeuner avalé, Mourad retourne dans sa chambre, s'habille, soulève son matelas, sort la boîte en fer, en

retire ses économies qu'il ajoute à celles de Twist dans la grosse enveloppe. Et met le tout dans la poche intérieure de sa doudoune.

— Je reviens pas tard, mémé ! crie-t-il avant de claquer la porte.

Il dévale les quatre étages. Un grand sourire illumine son visage. Dehors, la neige s'est remise à tomber. Mourad prend son élan et se lance dans une grande glissade, accrochant le rétroviseur d'une voiture en passant. Puis se dirige vers l'arrêt de bus.

Deux jeunes à l'air renfrogné arrivent dans sa direction.

Oh, non pas eux, pense Mourad, en faisant mine de ne pas les voir.

— Hé, Mourad !

Il ne réagit pas. Les garçons pressent le pas.

— Ben alors, on dit plus bonjour aux potes !

— Tiens... Assan. Salut les gars. J'étais dans mes pensées, j'ai pas fait gaffe. Vous êtes sortis quand ?

— Ce matin, répond Ivan. Dis-moi, toi qui traînes toujours dans la cité. T'as pas entendu ou vu des choses bizarres ces derniers temps ?

— Comme quoi ?

— Comme un mec qui s'en serait foutu plein les poches en nous balançant aux keufs.

Mourad sent son estomac se retourner. Il pense à la grosse enveloppe pleine d'argent qu'il porte sur lui.

— C'est sûrement pas un mec d'ici, répond-il d'une voix un peu trop tremblante.

— Et pourquoi pas ?

— Ils auraient trop peur de s'en prendre à vous.

— Ben moi, je crois pas, tu vois. T'es sûr que t'as pas vu un keum se la péter avec de la thune ? Un nouveau zonblou, une paire de Nike qui déchire ?

— Non... enfin, je crois pas... mais je vois pas tout moi. Et vu comme ça caille en ce moment, y a pas grand monde dehors.

— Et toi, tu vas où, là ?

— Hein ? Chais pas. J'me balade...

Les deux éclatent de rire en même temps. Puis s'arrêtent, en même temps.

Mauvaise réponse.

— Ouais, super temps pour se balader...

— Tu veux que j'te dise, j'te trouve pas comme d'habitude mon pote.

— Ouais, t'es tout bizarre, renchérit Assan.

— Tu sais un truc, alors tu le craches, maintenant ! dit Ivan d'un ton autoritaire.

— Je sais rien, se défend maladroitement Mourad. J'vous jure !

Ivan se rapproche de lui, le bouscule un peu en plaquant ses deux mains sur son torse. Mourad fait quelques pas en arrière. Il est mort de peur. Ivan a senti quelque chose.

Douze étages plus haut. L'œil rivé à sa longue-vue, comme à son habitude, M. Percher scrute le parking, la rue, puis remarque les trois garçons. Il reconnaît aussitôt Mourad. Il fait le point sur eux, grossit encore un peu. Et en quelques secondes, il se rend compte de la situation.

— Qu'est-ce que t'as sous ta doudoune à deux balles, un pain de dynamite, terroriste de mes deux ?

Mourad tremble de la tête aux pieds.

— Laissez-moi, crie-t-il en tentant de se mettre à courir.

Assan lui barre le passage, lui attrape les deux bras et les lui plaque en arrière dans le dos.

— Fouille-le.

M. Percher est dans l'ascenseur. Une batte de baseball pend à sa main droite. Il a troqué ses charentaises contre des rangers. Il tente de calmer son rythme cardiaque. Trois ans qu'il n'est pas sorti de chez lui.

Ivan baisse la fermeture Éclair de la doudoune, tâtonne un peu comme le ferait un policier.

Huitième étage.

— Lâchez-moi ! hurle Mourad en se débattant comme un diable.

Peine perdue. Assan le serre fort en lui tordant les bras.

Cinquième étage.

— C'est quoi, ça ?

Ivan brandit l'enveloppe sous le nez de Mourad.

— Touche pas, c'est à moi ! Ça n'a rien à voir ! crie-t-il en se tortillant pour échapper à l'emprise d'Assan, mais à chaque mouvement une douleur aiguë se répand dans ses bras.

Ivan ouvre l'enveloppe. L'étonnement se lit sur son visage. Il relève la tête et fixe Mourad d'un air mauvais.

— J'aurais jamais cru que t'étais une balance, espèce de...

Vlan ! Mourad se prend une grande claque. Son nez se met à saigner.

— Emmène-le derrière les bagnoles dans le parking, fait Ivan à Assan, on va lui montrer ce qu'on fait aux baveux.

— Noooon ! hurle Mourad en lançant des coups de pieds dans le vide.

Deuxième étage.

Appartement de Ben et Bruno

Tout est silencieux. Le canapé du salon est déplié. Enroulé dans la couette, Bruno dort encore. Il a laissé sa chambre à Juliette. Dans la cuisine, Suzanne boit son café. Elle tient le bol à deux mains, comme pour se réchauffer, comme pour se dire que rien ne s'est passé, que c'est un matin comme un autre. Que ses garçons vont arriver ensemble et regarder avec elle par la fenêtre, comme ils le faisaient petits, et compter les sapins de Noël tout illuminés de chaque bâtiment, de chaque tour...

Que ses fils n'iront pas en prison...

Ben arrive le premier. Il ose à peine regarder sa mère. Il prend un bol dans le placard, se verse du café et va s'asseoir à la table.

— Tu veux du pain grillé ?

— Non, merci, je n'ai pas très faim, répond Ben en se raclant la gorge.

Leurs regards se croisent.

— Pourquoi, Ben ?

Ben tourne lentement sa cuillère dans son café.

— Tu as honte de ce que je fais ?

— Mais non, pas du tout.

— Alors quoi ?

— Je sais pas moi, on voulait juste avoir un peu plus d'argent... pour s'amuser, pour t'en donner...

— Et tu crois vraiment que j'aurais accepté de le prendre sans demander sa provenance ?

— On n'a pas pensé à tout ça.

— Effectivement, vous n'avez pensé à rien !

Juliette vient de faire son apparition dans un pyjama trop grand pour elle.

— Bonjour.

— Je vous sers un café, Juliette ? propose Suzanne encore sous le coup de la colère.

— Je veux bien, merci.

Elle s'assoit à côté de Ben. Pendant quelques secondes, personne ne dit rien. Puis Ben se lance.

— Euh... Je voulais te remercier pour... pour ce que tu as dit à ton père. Je sais qu'on n'est pas sorti d'affaire, mais sans toi on serait déjà en taule. Et puis je voudrais m'excuser de t'avoir si mal... parlé et jugée sans te connaître.

Juliette écoute.

Il hésite un moment.

— Jusqu'ici, mon frère ne m'avait rien caché, et là il ne m'a rien dit. C'est comme s'il s'était un peu séparé de moi, et je...

— Il n'a tout simplement pas eu le temps. Tout s'est passé très vite. Ton frère ne pourrait jamais t'éloigner de sa vie. Tu es trop important pour lui.

Suzanne détourne la tête et regarde par la fenêtre. Elle sort un mouchoir en papier de la poche de sa robe de chambre.

— Je ne sais pas ce que mon père va décider de faire, poursuit Juliette. C'est un homme honnête et droit qui ne contourne jamais la loi. Mais là, c'est peut-être différent...

— Bonjour.

Bruno se frotte les yeux. Non, il ne rêve pas. Juliette, Suzanne, Ben, tous ceux qu'il aime sont réunis. Si le cauchemar n'avait pas eu lieu, il serait le garçon le plus heureux de la terre. Il s'assoit à côté de Juliette tandis que Suzanne prépare son chocolat. Les amoureux se regardent du coin de l'œil. Sous la table, Bruno serre la main de Juliette. Ce qui n'échappe pas à Ben.

— Tu as de la chance, p'tit frère, dit-il en souriant.

— Je sais, répond Bruno en sentant la main de Juliette se blottir un peu plus dans la sienne.

Hôpital

Pauline, la femme du Colosse arrive en courant à l'hôpital. Le manteau blanc de neige, l'air apeuré. Le commissaire l'attend. Il n'a pas fermé l'œil de la nuit. Il a le visage blême. Rico est allé se reposer un peu.

— Mme Ramirez ?

— Où est Pablo ? Qu'est-il arrivé ?

— Je suis le commissaire Haroun, je vais vous expliquer...

— Ne me dites pas qu'il est... Non, pas ça, mon Dieu, non !

— Calmez-vous, je vous accompagne.

Ils se dirigent vers les ascenseurs.

— Où est Lise ?

— Vous connaissez le prénom de ma fille ?

— C'est Pablo qui me l'a dit.

— Ma voisine la garde.

— Allons-y.

Dans l'ascenseur, Haroun lui raconte tout. La confession de Pablo et le coup monté pour coincer Le Régent.

— Pablo a fait des conneries, mais c'est un gars bien. Il s'est exposé pour vous et pour Lise.

Arrivés devant la chambre n° 126, Pauline porte une main à sa bouche, elle n'ose faire un pas de plus. Haroun ouvre la porte, entre, et invite Pauline à le suivre. Sur le lit, Pablo est endormi, un énorme bandage lui recouvre la tête. Pauline se précipite vers son mari en pleurant. Pablo ouvre les yeux. Un grand sourire illumine son visage.

— On a eu la bonne idée d'embarquer un tireur d'élite, explique le commissaire. Il a fait feu juste à temps. Le Régent a

tiré une demi-seconde trop tard. La balle a seulement arraché une partie du cuir chevelu de Pablo. Il l'a échappé belle.

— Et... et Le Régent ? demande Pauline encore craintive.

— Mort. Vous n'avez plus à avoir peur.

— On a un peu foiré, non ? intervient Pablo d'une voix éraillée. Vous vouliez l'avoir vivant pour remonter la filière. Le trafic, les bagnoles, la dope...

— On se débrouillera autrement. Au moins il ne fera plus de mal à personne, et tout compte fait, à choisir, je préfère discuter avec vous, ici et maintenant.

Pablo hoche la tête. Il sait qu'il doit la vie à Haroun.

— Commissaire, je ne vous ai pas tout dit. Je connais tout son réseau, les noms de ses hommes de main, les planques, les heures de livraison, tout.

— Je reviendrai pour tout ça. Bon, je vous laisse. Je vais essayer de dormir quelques heures avant de remplir les tonnes de rapports qui m'attendent.

Haroun tourne les talons.

— Commissaire, et pour... Pablo, est-ce qu'il va retourner en pri... ? s'inquiète Pauline.

— Nous verrons plus tard, répond-il sans se retourner, en levant une main en guise d'au revoir.

— Merci, murmure Pablo.

Le commissaire avance d'un bon pas dans le couloir de l'hôpital. Ne rêvant que d'une seule chose : son lit.

— Commissaire ! Commissaire !

Le professeur Simon court après lui. Haroun se retourne.

— Commissaire, c'est Dewick !

— Il est mort ?

— Non, il s'est réveillé, répond le professeur avec un grand sourire.

Haroun s'appuie contre le mur, ferme les yeux, lève la tête vers le plafond, se masse la nuque de la main droite.

— Je vous suis.

Cité des Fleurs

Assan maintient fermement Mourad au sol. Ses vêtements sont trempés. Ivan s'accroupit près de lui, pose une main sur son crâne, empoigne ses cheveux en serrant très fort et lui rejette la tête en arrière. Mourad crie, ses larmes se mélangent au sang et à la morve qui coule de son nez.

— Je te pose une dernière fois la question : c'est quoi cet argent ?

— Mes... mes économies...

— Ah ouais ? Et tu comptais faire quoi avec tes *économies* de bon matin ?

Mourad hésite, mais il n'a pas le choix, il décide de dire la vérité. Grave erreur.

— Je voulais m'acheter...

— Quoi ? Le scooter de tes rêves, le dernier iPhone ?

Mourad renifle.

Clac. Un coup derrière la tête.

— Réponds ! crie Assan.

— C'est pour mon costume et... et... ma mallette de magicien...

Assan et Ivan se regardent, incrédules.

— Et en plus il se fout de notre gueule ! s'énervé Assan.

— T'as rien trouvé d'autre, espèce de naze ?

— Mais c'est vrai ! insiste Mourad.

Ivan fouille dans sa poche et en ressort un cutter. Il fait monter la lame, cran par cran.

Rez-de-chaussée.

M. Percher rase le mur du bâtiment en sortant de la cage d'escalier. Courbé, il avance lentement. Il a repéré les trois garçons, la mauvaise posture de Mourad et la lame du cutter divan qui se rapproche dangereusement de la gorge du petit. Il progresse maintenant à quatre pattes entre les voitures du parking, les genoux et les mains dans la neige.

— On va te faire passer l'envie de bavasser, fait Ivan en serrant fort les joues de Mourad pour lui faire ouvrir la bouche. Parce que si y a bien une chose qu'on supporte pas, c'est les balances.

— Ouais, renchérit Assan, là, normalement, c'est le moment où le magicien fait son grand numéro et disparaît, ah ah ah. Pauvre con. Alors comme tu nous as enfumés, nous, on va te cisailer la langue et l'envoyer dans un bocal à ta grand-mère pour la kémie, ah ah ah.

Mourad hurle. Remue dans tous les sens. Il a les yeux exorbités par la peur.

— Tiens-le bien.

Ivan sort un peu plus la lame et l'approche de la langue de Mourad.

— C'est fini pour toi la parlotte, blaireau !

Ils ne l'ont ni vu ni entendu venir. Et le coup violent qu'Ivan reçoit lui brise instantanément le poignet. Le cutter tombe sur le sol. M. Percher donne un coup de pied dedans. Le cutter glisse sous une voiture.

Ivan pousse un cri de bête en se tenant la main.

— C'est quoi c't'embrouille ? lance Assan.

Et ni une ni deux, il se précipite sur M. Percher qui fait un demi-tour sur lui-même et envoie au garçon un coup de coude dans la tempe. Assan tombe, sonné.

— C'est qui ce mec, putain ! crie Ivan en se relevant.

Une sorte de rage s'empare de lui et il se jette à son tour sur M. Percher. Le corps à corps n'a pas lieu, du plat de sa ranger, il lui assène un coup de pied rapide, précis, dans le genou. On entend l'articulation craquer. Ivan tombe à terre. La bouche ouverte. Incompréhension. Douleur atroce.

Il se roule en boule, gémit, et ne bouge plus.

M. Percher se penche aussitôt vers Mourad, lui tapote les joues. Il s'est évanoui. Fébrilement, il fouille les poches du garçon, sort un téléphone et appelle le SAMU, puis la police.

Il s'assoit par terre, prend Mourad dans ses bras, le serre contre lui, comme s'il le berçait.

— C'est fini, ça va aller petit, ça va aller...

Hôpital

— Au fait, commissaire, j'ai prévenu sa femme. Elle va être soulagée.

Le commissaire fait la grimace.

— Je n'aurais pas dû ?

— Hum... si, si, bien sûr.

Avant d'entrer, le professeur Simon donne quelques recommandations.

— Ne restez pas trop longtemps, commissaire, il est très fatigué.

— Juste deux ou trois questions.

Tous les deux entrent dans la chambre de Dewick. L'homme est très pâle. Il tourne son regard vers eux. Haroun tire une chaise et s'assoit tout près du lit. Le professeur reste en retrait.

— M. Dewick, je suis le commissaire Haroun. Vous avez été enlevé et abandonné dans le coffre de votre voiture sur un terrain vague. Vous souvenez-vous de quelque chose ?

Dewick fait non de la tête.

— Réfléchissez bien, monsieur. Le moindre détail a son importance.

Dewick ferme les yeux. Le commissaire voit qu'il fait un véritable effort pour se remémorer ce qu'il s'est passé. Il bouge la main en tendant l'index et le majeur.

— Deux. C'est ça, ils étaient deux ? demande le commissaire.

Dewick hoche la tête.

— Les connaissiez-vous ?

Dewick avale sa salive, regarde le professeur qui comprend aussitôt et s'avance vers la table près du lit pour lui servir un verre d'eau. Dewick n'en boit qu'une gorgée.

— Non, réussit-il à articuler.
— Est-ce que le nom du Régent vous dit quelque chose ?
— Commissaire, intervient le professeur Simon, vous aviez dit deux ou trois questions. M. Dewick est très affaibli. Vous pourrez revenir plus tard.

Haroun acquiesce.

— Je ne connais pas ce Régent, répond tout de même Charles Dewick.

Le commissaire se lève.

— Qui m'a sorti de là ? demande soudain Dewick.

Haroun se fige. Il n'avait jamais réfléchi à la question sous cet angle. Ben et Bruno. Si les jumeaux n'avaient pas volé cette voiture, recouvert Dewick du gros blouson fourré et prévenu les secours, l'homme serait mort de froid à l'heure qu'il est. Abandonné dans un terrain vague...

Le commissaire revient vers le lit, s'assoit à nouveau sur la chaise et raconte tout à Dewick.

— Voilà, appelez ça comme vous voulez, hasard ou coïncidence, mais ces garçons se sont trouvés là au bon moment. Cependant, vous êtes tout à fait en droit de porter plainte contre eux pour vol.

Dewick aurait volontiers éclaté de rire s'il en avait eu la force.

— Porter plainte !!!

Dewick est pris d'une quinte de toux. Le professeur accourt. Dewick l'arrête d'un geste de la main.

— Je devrais plutôt les remercier, poursuit-il. Ils m'ont sauvé la vie, commissaire. C'est moi qui leur suis redevable, puis il laisse retomber sa tête sur l'oreiller, épuisé par cette longue tirade.

Haroun sourit, se lève, salut Dewick et sort de la chambre avec le professeur. Ils font quelques pas dans le couloir en bavardant. Une infirmière arrive face à eux, elle pousse un chariot. Haroun se colle au mur pour la laisser passer. Elle entre dans la chambre de Dewick.

— Je vous tiens au courant, commissaire. Vous pourrez l'interroger demain, il se souviendra sûrement d'autre chose...

— Oui, sûrement, à demain professeur.

Haroun se dirige vers les ascenseurs.

Il appuie sur le bouton d'appel. Les portes s'ouvrent. Il pose un pied à l'intérieur de la cabine, puis se ravise. Son cœur se met à battre plus vite. Il réfléchit à toute vitesse, se retourne et repart en sens inverse en courant. Il croise le professeur Simon.

— Suivez-moi, vite ! crie-t-il en passant devant lui.

Le professeur ne cherche pas à comprendre et obéit au commissaire.

Haroun pousse la porte de la chambre qui vient cogner contre le mur. L'infirmière est penchée sur le lit. Elle appuie de toutes ses forces un oreiller sur le visage de Dewick, qui ne remue pratiquement plus. Haroun se jette sur elle, l'attrape par les épaules et l'envoie valdinguer contre le mur.

— Équipe de réanimation, tout de suite ! hurle le professeur dans le couloir.

L'infirmière se relève et se rue à nouveau comme une furie sur le lit.

— Il doit mourir ! hurle-t-elle.

Cette fois, Haroun lui envoie directement son poing dans la figure. Dans sa chute, sa perruque se détache et le visage de Rebecca apparaît.

Six personnes s'affairent autour du lit de Charles.

Un infirmier se penche vers Mme Dewick.

— Laissez, je m'en occupe, fait Haroun en donnant une grande claque à Rebecca pour la faire revenir à elle.

— C'est sûr, c'est plus direct, rétorque l'infirmier en retournant auprès de l'équipe de réa.

Rebecca ouvre les yeux. La rage semble l'avoir quittée. Elle est défaite.

— Il devait mourir. J'ai attendu ce moment depuis des années.

Haroun s'assoit par terre près d'elle.

— Pourquoi tant de haine, je ne comprends pas.

L'heure est à la confidence. Elle garde les yeux fixés sur Charles tout en se livrant.

— Il a volé la vie de mon père.

— Comment ça ?

— Ses concessions, son statut, sa fierté, tout...

— Il les a payées à bon prix d'après mes renseignements. Ce n'est pas un voleur.

— Cela faisait trois générations que ces concessions se transmettaient dans la famille de père en fils. Et lui, fait-elle méprisante en désignant Charles du menton, il arrive un beau jour, tout fringuant, en disant que le coin l'intéresse et qu'il veut tout racheter. Mon père a tout d'abord refusé. Il lui a expliqué combien ces affaires étaient importantes pour lui, pour la famille. Mais ce chien n'a rien voulu savoir.

Elle touche sa joue, un hématome commence à se former.

— Il a dit que si nous ne vendions pas, poursuit-elle, il ferait construire une concession trois fois plus grande et plus prestigieuse juste à côté, causant ainsi notre ruine à coup sûr. Nous n'avions plus le choix. On a vendu.

— La dure loi du marché..., murmure Haroun. Et durant toutes ces années vous avez ruminé et élaboré votre vengeance.

— Vous ne pouvez imaginer ce qu'il m'en a coûté de le séduire, puis de l'épouser, ce vautour. Je voulais venger mon père qui depuis a perdu la raison et meurt à petit feu dans un hospice.

— Rebecca, je comprends votre rancune, mais de là à vouloir tuer un homme !

— Je n'ai aucun regret, commissaire, juste celui de ne pas avoir réussi.

La haine, la rancune, la vengeance, tout ce qui ronge un être, lentement, comme un ver dans un fruit, chaque jour un peu plus profondément.

— Une dernière question, les lettres L.R. gravées sur son ventre...

— Je voulais signer. Je voulais qu'il emporte le nom de mon père dans la tombe. Leonardo Rinaldi.

Haroun baisse la tête. Se masse les tempes. L.R. Tout désignait Le Régent, qui n'avait pourtant rien à voir dans cette affaire. Mais ces initiales malencontreuses auront cependant permis d'orienter les soupçons sur lui et de mettre fin à l'un des plus gros trafics de la région...

Des policiers entrent dans la chambre. Haroun leur fait oui de la tête, puis se tourne vers elle.

— Mme Dewick, vous êtes en état d'arrestation, prononce alors le commissaire en se relevant.

— Rinaldi-Dewick, rectifie-t-elle.

— Emmenez-la, dit Haroun aux policiers.

Chacun d'un côté, ils la relèvent en l'empoignant par les bras. Arrivée à la porte, elle se retourne vers le lit de Charles et crache dans sa direction.

Hall de l'hôpital

Les portes de l'ascenseur s'ouvrent au rez-de-chaussée. Haroun sort et se cogne presque à Rico.

— Qu'est-ce que tu fais là ? Je croyais que tu dormais tranquillement chez toi.

— Il y a eu une baston, ils m'ont appelé. Tout le monde est aux urgences.

— Oui, eh bien moi, j'en ai fini pour aujourd'hui. Je rentre me coucher ! Tu t'en occupes.

— Commissaire !

Haroun et Rico se retournent. Le professeur Simon arrive à grands pas vers eux.

— Allons bon, soupire Haroun.

— Je voulais vous tenir au courant, M. Dewick est hors de danger.

— Tant mieux, répond Haroun d'une voix lasse.

— Mais ce n'est pas pour ça que je vous cours après commissaire, il y a une chose qui me turlupine et je sens bien que je ne pourrais pas fermer l'œil de la nuit si je n'ai pas la réponse.

— Au fait, professeur, venez-en au fait, s'impatiente Haroun.

— Comment avez-vous su pour l'infirmière, comme ça, d'un coup ?

— Quand nous l'avons croisée dans le couloir, mon cerveau a apparemment enregistré des informations, lesquelles, compte tenu de mon état de fatigue, ne m'ont pas choqué outre mesure. Mais en y repensant près de l'ascenseur, cela m'est apparu comme une évidence.

— Quoi donc ?

— Ses mains.

— Ses mains ?

— Elle avait du vernis sur les ongles et portait une bague, un bracelet et une montre. Cela est interdit aux infirmières par mesure d'hygiène, je crois, non ?

Le professeur fait une moue d'admiration en regardant Haroun.

— Chapeau commissaire, je suis impressionné, vraiment, je n'avais rien remarqué.

— Observer, écouter, noter, cela fait partie de mon métier, professeur.

— Stupéfiant... vraiment stupéfiant..., ajoute le professeur.

— Pas autant que de ramener quelqu'un à la vie, rétorque Haroun en le saluant d'un geste de la main.

Rico sourit.

— Vous le saviez depuis le début, n'est-ce pas ?

— Disons que j'avais quelques doutes. Allez, j'y vais. Je ne tiens plus debout.

Il fait quelques pas, puis se retourne.

— Au fait, Rico, juste pour savoir, ça s'est passé où cette baston, comme tu dis ?

— En banlieue. Deux types qui sortaient de taule ont voulu couper la langue d'un gamin avec un cutter. J'te jure. On croit avoir tout vu, mais on est loin du compte. Cité des Fleurs, j't'en ficherais des fleurs comme ça, moi. Cité des cactus, oui.

Haroun sent l'adrénaline lui monter dans les veines.

— T'as dit quoi, là ?

— Cactus...

— Non, avant.

— Cité des Fleurs, pourquoi ?

— Il y avait une fille parmi les blessés ? demande nerveusement Haroun.

— Non. Seulement trois mecs et un homme âgé.

Haroun sort en courant de l'hôpital.

— Vous allez où ? crie Rico.

Le commissaire ne répond pas.

Sa fille. Il l'a laissée à la cité des Fleurs. Pourvu qu'elle n'ait rien. Tout se mélange dans sa tête. La fatigue l'empêche de

réfléchir. Il monte dans sa voiture et, gyrophare hurlant sur le toit, fonce vers la cité.

Cité des Fleurs

Haroun monte les escaliers quatre à quatre et tambourine comme un fou contre la porte. Ben va ouvrir. Le commissaire le pousse littéralement et entre dans l'appartement.

— Où est-elle ?

Juliette sort de la salle à manger.

— Papa... Qu'y a-t-il ?

Il la serre dans ses bras.

Bruno, Ben et Suzanne les regardent sans comprendre.

Juliette écarquille les yeux par-dessus l'épaule de son père, l'air de dire « moi non plus je ne comprends pas ».

Haroun desserre son étreinte, fait un pas en arrière.

Il se rend compte de la situation pour le moins incongrue.

Il se souvient aussi qu'ils attendent sa décision.

— Pouvons-nous nous asseoir ? dit-il à Suzanne.

— Euh... oui, bien sûr, répond-elle en désignant le canapé du salon.

Haroun se laisse tomber dans un fauteuil.

— Bon. Première chose, Charles Dewick est en vie. Voyant qu'ils ne réagissent pas, il comprend que les garçons ne connaissaient pas le nom de l'homme d'affaires.

— Le type dans le coffre de la Jaguar, précise-t-il. Un ouf silencieux de soulagement soulève leur poitrine.

— J'ai pu m'entretenir avec lui.

Suzanne se rapproche de ses fils. Tendue à nouveau.

La louve protégeant ses petits.

— Je lui ai tout raconté. Je n'ai rien omis. C'est à lui qu'appartenait la décision en ce qui vous concerne, fait-il en levant le menton vers les jumeaux. Juliette vient près de Bruno.

Haroun ne veut pas les faire languir plus longtemps. Il peut lire l'angoisse dans leurs yeux.

— Il ne porte pas plainte.

Suzanne plaque une main sur sa bouche, pour ne pas laisser partir le cri qui libère. Ben et Bruno se retournent vers leur mère qui les enlace tous les deux. Les larmes aux yeux, elle adresse un merci muet à Juliette.

— C'est une seconde chance pour vous, ajoute-t-il en regardant sa fille. Puis, aux garçons : « Ne la gêchez pas. Je ne vous connais pas, mais quelque chose me dit que vous valez mieux que ça. Pensez loin devant. Toujours. »

Silence.

— Commissaire, je vous sers un café ? demande Suzanne, pour rompre la tension.

— Volontiers, répond Haroun en soupirant de fatigue.

— Je vais chercher mon sac, dit Juliette en allant dans la chambre de Bruno, suivie des garçons.

Suzanne s'affaire dans la cuisine, café, petits gâteaux secs. Elle repousse une mèche derrière l'oreille, essuie ses larmes. Mais lorsqu'elle revient au salon, elle trouve Haroun profondément endormi dans le fauteuil.

Juliette apparaît à son tour, manteau sur le dos.

— Oh, je suis désolée, dit-elle à Suzanne en découvrant son père. Je vais le réveiller et le ramener à la maison.

— Non ! lâche Suzanne un peu trop rapidement. Enfin, je veux dire... Il... il est épuisé. Laissez-le se reposer un moment. Cela ne me gêne pas.

Elle s'empare du plaid posé sur le canapé et en couvre le commissaire jusqu'au menton. Les garçons et Juliette se regardent. Ils sourient.

Épilogue

*Derrière les ennuis et les vastes chagrins
Qui chargent de leur poids l'existence brumeuse,
Heureux celui qui peut d'une aile vigoureuse
S'élancer dans les champs lumineux et sereins.*

Charles Baudelaire, Les Fleurs du Mal

Mme Baringer est sortie de l'hôpital avec un cœur tout neuf. Sa fille d'Amérique est rentrée pour veiller sur elle.

Ivan et Assan, bien amochés, sont retournés en prison pour un bon bout de temps, avec au fond du cœur une rage, violente, inassouvie.

Mourad s'est vite remis de son choc en voyant la mallette et le costume de magicien déposés par Twist près de son lit d'hôpital, avec un petit mot accroché : *Déconne pas mec, j'ai besoin de toi. On a un contrat.*

M. Percher s'est vu attribuer à vie une assiette de couscous et des boulettes pour Lipstick par mémé.

Pablo, Pauline et Lise ont trouvé une autre maison. Ils sont sous la protection de la police. Dans le milieu, on n'aime pas les balances...

Ben et Bruno ont été consignés à l'appartement. Privés de sorties pour un long moment et avec l'obligation de bosser dur pour leur bac.

Haroun a invité Suzanne à dîner.

Elle a couru s'acheter une jolie robe en ville.

FIN